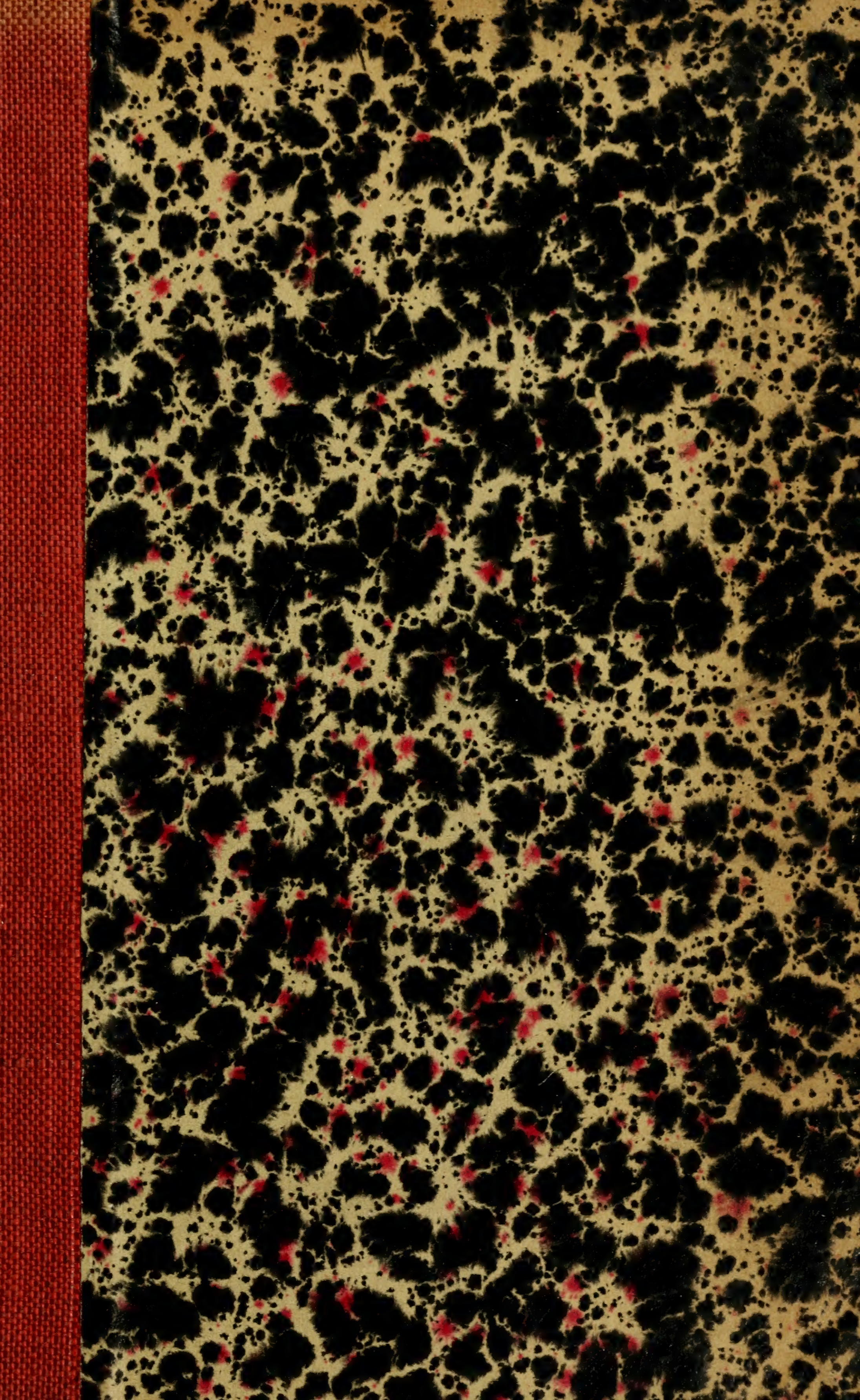
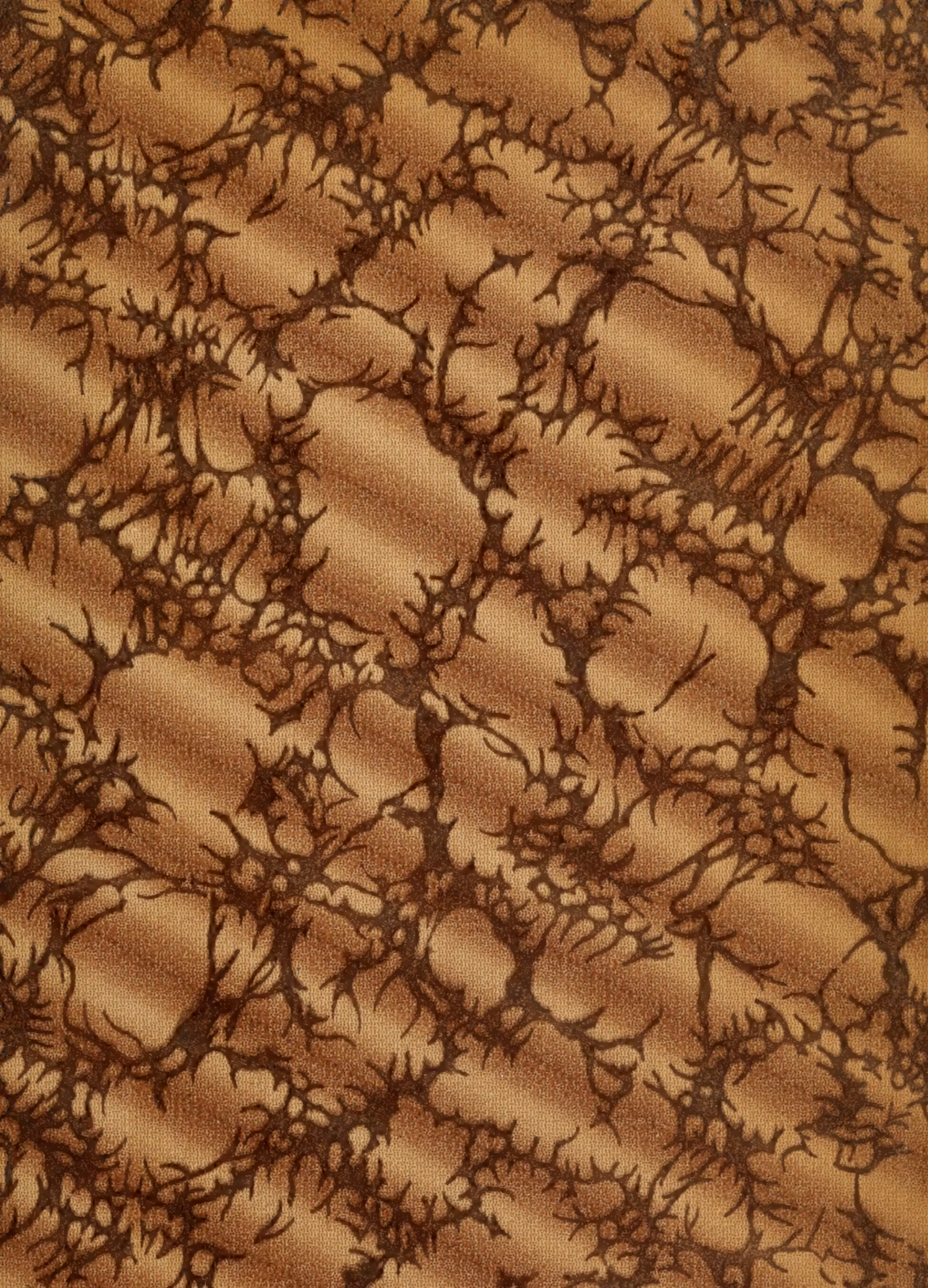




LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
& PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS

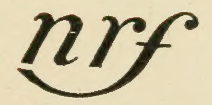


HENRI POURRAT

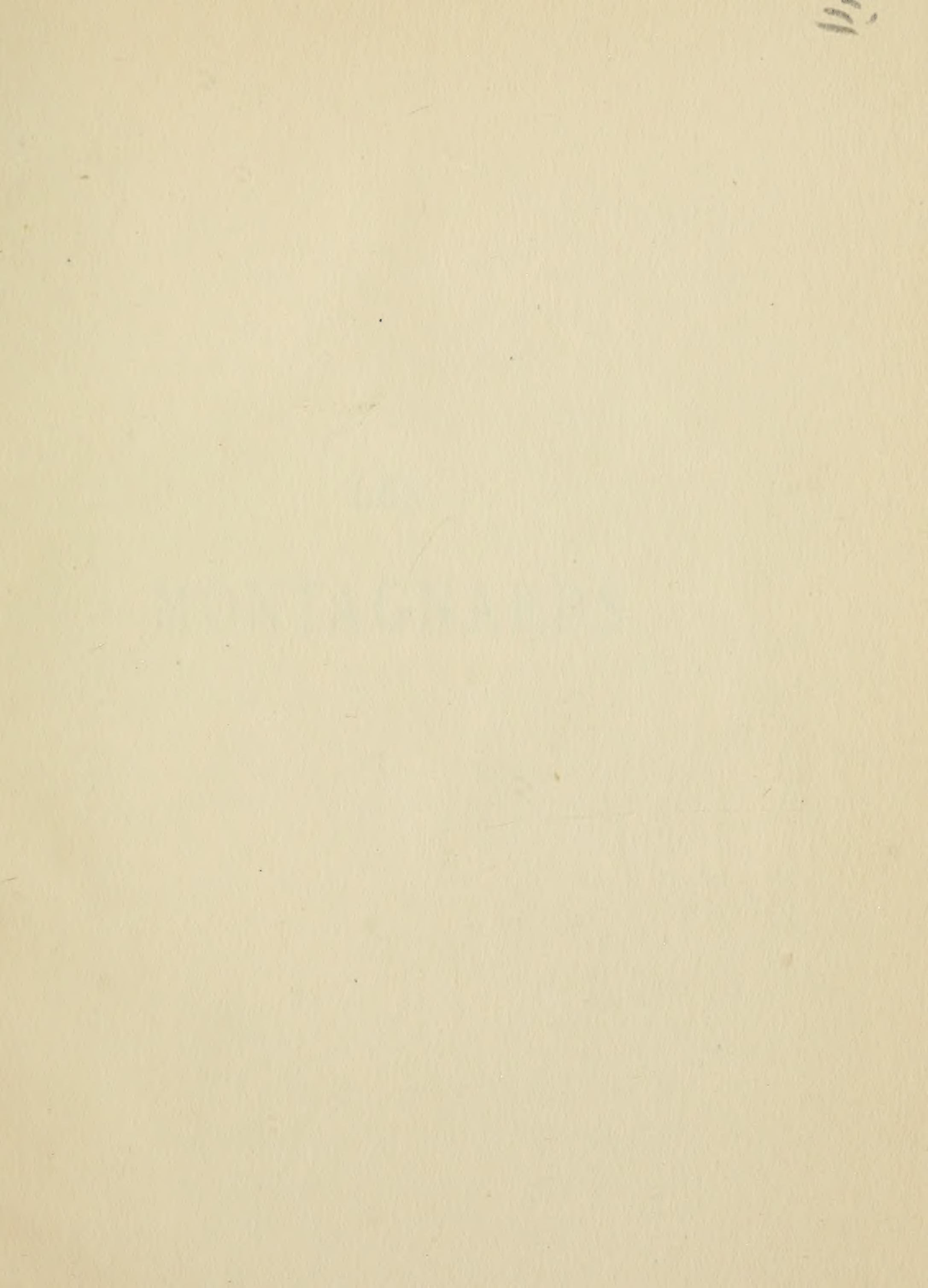
LES MONTAGNARDS

CHRONIQUE PAYSANNE DE LA GRANDE GUERRE

(MARS 1916)



GALLIMARD



LES
MONTAGNARDS

DU MÊME AUTEUR :

Nous qui sommes Auvergnats, (essai de psychologie). Hors commerce.

En collaboration avec Jean l'Olagne :

Sur la Colline ronde, (films auvergnats). Imprimerie moderne, Aurillac.

Pour paraître prochainement :

La Machine à faire le Moral, (roman d'imaginations actuelles et inactuelles où est traitée bien amplement la manière de devenir un homme fort).

Les Jardins sauvages, (la vie et l'œuvre de Jean-François Angeli, — Jean l'Olagne, — soldat au 140e de ligne, tué à l'ennemi le 11 juin 1915).

HENRI POURRAT

LES MONTAGNARDS

CHRONIQUE PAYSANNE
DE LA GRANDE GUERRE

(Mars 1916)



PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VIme)

Aux mobilisés de la commune d'Ambert,
aux soldats au XIIIe corps,
à ceux-là qui ont fait Verdun,
aux morts et aux vivants.

et particulièrement à l'aspirant Pierre Armilhon, tué sous Verdun le 25 avril 1918.

Je me souviens d'une après-midi dans ta maison de campagne. Bernard Naudin nous montrait, rapportés du front, des dessins beaux comme les cris des grands poètes tragiques. C'était des routes de Verdun que vous parliez, soldats tous deux ; tous deux, avec les mêmes forts sentiments pour ces paysans que vous aviez connus dans la tranchée, en camarades.

D'autres soirs, après ta blessure, tu me racontais... Quand nous cheminions entre les genêts vers les terrasses et les vieux arbres de ce domaine où les soirées étaient toutes d'or. Les feux de barrage, les relèves dans la boue, les attaques, les esprits et sentiments de ces heures d'enfer. Par instants passait, et plutôt dans ta voix que dans tes paroles, ce dont les combattants se taisent, par pudeur, le grand cœur qui les montait là-bas. Et l'on croyait mieux en la France. Je me souviens de cette lumière dans tes yeux bruns...

Tu connaissais pourtant la guerre dans ce qu'elle a de plus dur et de plus noir, toi, l'engagé d'août 1914, *qui, à dix-sept ans, tenais les tranchées avec tes deux frères. Ce n'était qu'un gamin au sang vif qu'on avait vu partir,*

et l'on voyait revenir un homme. « Même à Verdun, j'ai toujours voulu savoir ce que je faisais, je n'ai jamais perdu le nord une minute. » Et cet enfant, qu'on laissa imbécilement trois ans caporal, se révélait un chef, un de ceux qui savent et qui veulent. Tête froide et cœur chaud. Lycéen hier, comme il était à cette heure le compagnon de ces paysans tous plus âgés que lui ! Il les avait compris et il avait une foi en eux. Ah ! tu savais parler de tes camarades de combat et des morts. Près de toi on sentait ce qu'est l'amitié d'hommes dans la guerre. Près de toi on se sentait de l'âme. Et ce poème qui se faisait obscurément durant les causeries de ta convalescence, je te le dois tout.

J'avais glissé ton nom, populaire au 105e, *dans le dernier chapitre, pour que nous en souriions tous deux, comme si c'était le nom inventé d'un de ces montagnards. Mais presque au jour où ces vers paraissaient dans* La Vie, *tu t'abattais, frappé en plein cœur.*

Le général, commandant la IIe Armée, cite à l'ordre de l'armée :

*L'Aspirant Armilhon Pierre, M^le^* 5858, *de la C.M.* 2. *du* 105e *R. I.*

« *Aspirant de vingt ans, plein de bravoure et animé* « *d'une foi ardente et communicative. Le* 25 *avril, sa* « *section étant violemment bombardée, a quitté son abri* « *pour aller auprès de ses hommes de façon à les porter,*

« en cas de besoin, sur leurs emplacements d'alerte, tra-
« versant ainsi, avec un mépris absolu du danger, une
« zone fortement battue. Est tombé glorieusement près
« de sa section.

« Le général Ct la IIe Armée. Signé : Hirschauer. »

Ses hommes, je sais comme ils ont parlé de lui et qu'ils l'adoraient. Un jour, j'ai vu l'un d'eux, ici, l'embrasser à pleins bras, ainsi qu'un frère. C'est pour avoir voulu les rejoindre qu'il fut tué, ce soir d'avril. Nommé enfin aspirant et tout de suite splendidement noté, on l'avait désigné comme instructeur. Il protesta. « Si je me suis engagé, c'est pour me battre. Je veux retourner à mon poste de combat, près de mes camarades. » Six semaines après, il tombait au milieu d'eux, tué raide. Sur ses lèvres, son frère retrouvait le sourire qu'on lui avait toujours connu...

...Les reflets du vent sur les seigles, les vieux villages, par la montagne, d'où tous les hommes sont partis et où toutes les femmes sont en deuil, les landes semées de fleurs fines et de grosses pierres, et les beaux nuages passant, ces choses, je les vois encore comme au temps qu'il me parlait des journées de Verdun. Lui, je ne le verrai jamais plus. Mais son souvenir ne se détachera point de tout cela pour quoi il a bien voulu mourir.

D'avance, le sacrifice était fait. Dans son portefeuille déchiré par cet éclat de 105 qui lui traversa le cœur, on a

trouvé des vers et des pensées copiés par lui : « La vie, ça ne compte pas, nous mourrons tous — plus tôt, plus tard... ça ne signifie rien... L'important n'est pas de mourir, c'est que ce soit bien fait. Quand ça l'est, il ne faut pas le regretter. Si je meurs de maladie, je permets de pleurer... mais si c'est d'une balle au front, je le défends ! » — Colonel Eulin [1].

Je défends qu'on pleure... Mais ses chefs mêmes, les larmes leur vinrent aux yeux lorsqu'ils apprirent sa mort. Cependant ces phrases ne nous mentent pas. Le temps n'est rien. « L'important, c'est que ce soit bien fait. » Ce pouvait-il le mieux être?

Tu n'es plus, Pierre, et tu es encore là dans ta capote bleue. Les héros de jadis résument pour nous la geste de tout un peuple : ainsi tu résumeras pour ceux qui t'ont connu ces soldats au grand cœur. Tu seras de ces morts qui sont toujours debout. De ceux-là dont la destinée courte et parfaite est comme une exaltation. Et de même qu'une ramille de sapin à elle seule nous rend la montagne, de même ton nom nous rendra toujours, à nous, ces années de la guerre où notre nation fut si grande dans ses fils.

H. P.

Juillet 1918.

1. Henri Lavedan, *Servir*.

I

LA NOUVELLE

Dans la montagne, à deux heures d'Ambert,
Par ces versants de forêts bleues et d'herbe
Où les hameaux dorment sous leurs fumées,
Pleins d'escaliers, de fours et de fontaines,
Et où les gens vivent durs à la peine,
Mangeant trois fois le jour la soupe épaisse,
C'est tout là-haut que Jean Theil a sa ferme.

Tandis qu'on monte, au tournant de la route
Qui s'arrondit, ce semble, sur un gouffre,
Devant ce vide et les monts tout au bout,
On voit son toit bordé de gros cailloux,
L'échalier fait de genévriers roux
Qui va fermant une planche de choux,
Et par delà les nuages qui roulent.

Elle a des murs de rude pierre grise,
Épais comme les tourtes de pain bis.
La salle est noire, alors qu'un gros vent triste
Rudoie dehors le sapin du courtil.
Dans la cloison de bois gîte le lit
A housse rouge, et la mée embrunie
Sert là de table entre les bancs massifs.

Sous l'appentis sont les chars, les charrues,
Les genêts secs, les écorces qu'on brûle;
Et dans la boue, devant l'étable obscure,
Au bac fait d'un tronc d'arbre, l'eau afflue
En un jet dru, d'un bouillon aussi pur
Que l'air de la montagne, cet air cru
Comme la force, au cœur, que met la lutte.

Theil est parti le quatrième jour,
Des souliers neufs achetés hier au bourg,
Un litre en poche et dix écus en bourse,
— Comme quand scieur de long il prenait sa route, —
Après avoir expliqué bout par bout
Tout le travail à faire à la Louise.
Mais pour Noël on serait de retour.

Et maintenant c'est le second hiver!
Ah! que c'est long! Quand finira la guerre?

Être toujours toute seule à la ferme,
Et trois enfants qui donnent de la peine...
Pierre a eu dix ans à la saint-Michel ;
C'est lui l'aîné. De bon courage il l'aide.
Autant qu'on peut on fait comme le père.

Theil avait pris, retour du régiment,
Cette Louise qu'il connaissait avant,
Bonne de cœur, épargnante et vaillante.
Elle lui a porté douze cents francs.
Il ne s'est dit jamais rien de méchant,
Dans le pays, sur elle ou ses parents
Qui ont leur bien entre Goure et Bunangues.

C'est une jeune et forte paysanne,
Sentant la paix et le bien du ménage,
— Car ce qui fait les maisons, c'est la femme.
La joue dorée et les pommettes larges,
Elle a cet air de souci et de calme
Du métayer qui songe à tout l'ouvrage,
Tout en sachant, eh bien ! qu'il le fera.

Elle a été celle qui paît les bêtes,
La pastourelle à la cape de serge,
Dont la chanson traînante va se perdre
Par le pâtis des monts en bure verte

Où l'œillet tremble aux granits éboulés,
Et qui tricote au bas des croix de pierre,
Les pays bleus et tout l'air devant elle.

Celle qui fait, au fond chaud de l'étable,
Mousser dans la seille le lait des vaches,
Celle, la tourte entre les seins, qui taille
Le pain dans les écuelles sur la table ;
Et qui, aux champs, a sa part de travail,
Non la charrue, ni les chars, ni le dail,
Mais les paniers et le râteau de bois.

Elle vient là de traire la Calode.
Serrant dessous son bras le cou du veau,
Elle l'oblige à boire dans le seau.
Lui la bouscule, arc-boutée au poteau,
Et se démène, et renifle, et barbote,
Flaquant du lait jusque sur les sabots.
La vache meugle et souffle une odeur chaude.

Pesant sur lui, faisant force du buste,
Louise le maintient, toute tendue.
Et le veau qui voudrait têter sans plus,
S'accoutumant, hume du bout du mufle.
Contente alors d'être jeune et robuste

La paysanne essuie son front qui sue,
Chassant des brins collés à sa figure.

La porte ouverte au silence des landes,
On voit au loin la montagne dormante.
Vite, étirée à la corne d'un champ,
Une fumée se sauve ras la pente
Sous le ciel bas où roule le grand vent ;
Chargé des bruits du bois et du torrent,
Sa rumeur noire est celle du silence.

C'est aujourd'hui le vingt-huit février.
Le mois s'en va sans vouloir nous laisser
Comme en Limagne la feuille au groseillier.
La neige encor toute l'autre semaine
Sous les Pradeaux a bloqué le courrier.
On dit bien : « Neige en ce mois vaut fumier »
Mais le beau temps fait qu'on sent moins la peine.

Au fond du seau, le veau lèche en soufflant...
Tournant les yeux vers le nord, le levant,
Ah ! vers la guerre, elle regarde, lente.
Ils sont là-bas, à la rigueur du temps.
Et rien ne dit cette fin qu'on demande.
Depuis huit jours ces Boches recommencent :
C'est la bataille à Verdun maintenant.

Elle est sortie avec sa seille vide.
Or, contrebas, devant chez la Brigitte,
Sous le pacage où les genêts bruissent
Au ronflement des fils télégraphiques,
Causent en troupe un garçon, des voisines,
Avec cet air de quand on vient se dire
Quelque malheur arrivé par ici.

Le cœur sautant, debout à la fontaine,
Louise attend sans y tremper sa seille,
Car la Brigitte monte par la coursière ;
Et tout en hâte... Son homme est à Beuvraignes
Avec le Jean, au quatre-vingt-douzième.
De loin encore, elle crie, hors d'haleine :
— « Ils sont partis pour Verdun en Lorraine !

« C'est un garçon qui s'en revient des Chaux...
« On l'aurait su chez Fraisse par un mot.
« Ils sont en route, tout le treizième corps,
« Ho ! pour Verdun ! Y a qu'à voir les journaux ! »
Respirant fort, elles n'ont plus un mot.
Verdun, le petit nom que prend la mort...
Dire que Jean devait venir bientôt !

. . . .

Toujours ce vent par la côte déserte !
Il suit le mur, miaulant comme la chouette.

L'air est si noir que le feu se reflète,
— On voit parfois briller une bluette, —
Rouge, d'en bas, sur la grasse fumée
Qui, rabattue, s'arrache et se disperse
Tout à l'entour de l'ample cheminée.

Mais la Louise a les yeux dans le vide ;
Comme aux plateaux où la tourmente siffle,
Le colporteur assommé de fatigue,
Qui va toujours, dans la neige et la bise,
Sachant que s'il lâchait, tout est fini...
Et cependant, pouvoir tomber assise,
Et pleurer là, pleurer jusqu'à la nuit !

Ah ! tout de même, elle eût, les premiers temps,
Mieux su tenir et se montrer vaillante !...
Et sur l'instant Louise se reprend,
Comme d'un coup se reprend la servante
Qui, le cœur gros, songeait à son galant,
A la maison, aux routes du dimanche...
Car la besogne est là qui vous commande.

Le bétail à panser, à mener boire...
De la fenière elle va faire choir
Le foin du jour par les guichets de bois.
La chaîne tinte aux barreaux des mangeoires.

Et dans l'étable on entend, sans les voir,
Les deux du coin, la Calode et la Noire,
Se relever pesamment à la fois.

Et maintenant, sans mot dire, les jumelles
Au béguin rond de tricot violet,
Qui jouaient près du chien, sous la fenêtre,
Viennent tenir les jupes de la mère.
Car voici l'heure où déjà le jour baisse,
Et où ceux d'Emmaüs, avant l'auberge,
Prient le Seigneur, près d'eux, de demeurer.

Comme avec ceux qui marchaient tristement,
Sentant faiblir en eux leur espérance,
Soyez, Seigneur, avec ceux qui attendent :
Leur route est longue et leur cœur est pesant,
Surtout au soir, à l'heure avant la lampe,
Où là, devant la besogne pendante,
Les yeux au loin, ils songent aux absents.

Et donnez-leur votre paix, cette paix,
Quand tout est fait de ce qu'on pouvait faire,
Qui vit alors même en l'âme inquiète,
Comme un sorbier qui dort nu sous la neige
Sent aux douceurs de sa sève secrète,
Qu'il aura droit au soleil de l'été
Dans le vent bleu baignant sa feuille fraîche.

II

LES PAQUETS

La flamme claque et ses ailes tordues
Sautant en l'air, puis tout d'un coup perdues,
Battent au tas de paille. Les joues brûlent.
Liquide et net comme un verre fondu,
Un tremblement emporte les fétus.
S'abritant de sa toque de fourrure,
Le vieux Damien qui fourgonnait, recule.

Agenouillé tout à plat sur des planches,
C'est le cochon saigné tantôt qu'on flambe.
Il dégèle, et les montagnes, fumantes
Comme à midi les soupes que l'on trempe,
Sont pleines lointainement de silence.
L'air est si mort qu'on se croirait dimanche.
Du toit des gouttes tapent au seuil luisant.

Sous la fontaine une cruche s'emplit,
De moins en moins sonore. débordant vite.
Faisant le boudin avec la cousine,
Dans la maison la Louise s'active.
Un luisant brille aux ventres des terrines,
En ce creux d'ombre où l'âtre plein de suie
Brunit le coffre et graisse les solives.

Dans le bon temps, c'eût été grande fête !
On eût prié toute la parenté.
Le boudin noir frillant sur les assiettes
Où des épis, des coqs et des bouquets
Sont peints à vif de vert et de vermeil...
Mais maintenant tout est pour les paquets
Qu'on expédie chaque semaine à Theil.

L'oncle, le vieux, tourne la bête chaude,
Et, promenant la paille d'une torche,
Il en secoue la flamme sur la peau.
Pierre accroupi mène même besogne,
Puis empoignant le balai de bouleau,
De çà ! de là ! l'autre étrille le porc
Dont la peau roule au ventre large et mol.

Les gros sabots claquent dans la boue rouge,
Où le coq cherche en déclenchant le cou.

On n'entend plus que le toit qui s'égoutte;
Ou bien croulant du sapin tout d'un coup,
S'écrase à terre la neige en mottes lourdes.
Une demie sonne au clocher du bourg
Et le facteur arrive par la route.

Il était hier aux chasseurs de l'Hartmanns,
Et son bras gauche, il l'a laissé là-bas.
Sous le béret, couleur de la montagne,
Le béret bleu que timbre un cor de chasse,
Gardant encor son air d'être en campagne,
Son air d'aller d'un bon cœur, d'un bon pas,
Il dit : Salut ! et fouille dans son sac.

— « Un mot du Jean. La carte est de Paris. »
Vite au seuil noir est sortie la Louise.
Tournée vers l'ombre elle appelle Marie,
Car écartant ses mains toutes rougies,
Elle a trop peur de tacher la missive.
Marie s'en vient et salue d'un sourire,
Puis s'avançant pour être au jour, déchiffre.

Lâchant l'ouvrage, on s'approche, on fait cercle,
Et le facteur laisse les yeux sur elle.
La nuque ronde, elle se mord la lèvre.
Elle n'est pas bien-bien jolie peut-être,

Mais sur sa joue cet éclat de jeunesse !...
On pense à ces matins qui sentent l'herbe,
Où l'aube est rose au vent frais des sommets.

La façon belle en son long sarrau bleu,
Un cache-nez jeté sur ses cheveux
Où la barrette d'écaille fait lueur,
Elle s'applique avec un air sérieux.
La bouche nette et le petit nez jeune,
Et tout ! le biais gentil, la joue en fleur,
Ce serait bien celle qui rend heureux...

Pas un garçon qui ne voudrait passer
Les fêtes et dimanches à l'entour d'elle.
O chemins de l'été, quand les jeunesses
Vont bras à bras, riant au long des seigles
D'un gars qui vient, et chuchotant entre elles !
Le ciel est bleu comme un ruban. La vielle,
Au fond du bourg, sonne quelque bourrée...

... Jean ne dit rien : un bonjour... que ça va..,
Tournant la carte on regarde l'image ;
« Les Quais, Paris. » C'est donc vrai qu'il voyage,
Mais à cette heure il est bien à se battre...
Haussant l'épaule, Claude arrange son sac :
— « Sait-on jamais ? Ah ! dans ce métier-là !...
« Il se pourrait qu'ils n'aillent qu'en Alsace. »

— « Allez, faut pas se faire des idées »,
Dit doucement la Louise. On se tait,
Et s'attardant, Marie à son côté,
Claude en son cœur resonge à cette guerre,
A son bras gauche, à ce qui pouvait être,
Comme le vieux, du banc sous la fenière,
Ecoute au bois chanter l'oiseau du hêtre.

Mais le Damien, les mains à la poitrine
Sous son tablier, lentement se décide :
— « Et rien pour moi ? » Non... Il soupire, triste.
Le fils a disparu du côté d'Ypres,
Depuis un an on attend qu'il écrive.
— « Lorsqu'on pense à tout ça, rester ici,
« C'est un tracas dans le corps, un ennui... »

Ne rien pouvoir, suivre là sa besogne,
Quand c'est chez nous qu'on vient tuer les nôtres !
O nos Français partis ! Et pour des hommes,
Ne nous revient que le papier de mort !
Mais c'est ainsi. Le voulait-on, nous autres ?
Et maintenant, comme un dicton le porte,
Il faut passer par le pont ou par l'eau.

Oui, est-ce nous qui voulions cette guerre
On ne pensait qu'à vivre de sa terre,

Faisant chacun le bien de son domaine.
O vieux pays ! O visage de paix !
Au bleu des monts d'ici l'on voit les fermes
Où l'on vivait tout simplement, naguère,
Dans l'amitié des pluies et du soleil.

Calme des prés par les sombres collines,
Où les chemins aux cordons de granits
Montent mouillés sous le sorbier des grives ;
Largeur au loin des bois et des pâtis ;
Versants fumant vers les neiges des cimes
Comme un autel aux images des Bibles ;
Par ce canton, combien tout est tranquille !

Mais si le mont fait silence, c'est comme
Un vieux qui prie, les mains l'une dans l'autre.
Ce n'est plus toi, bonne paix des travaux !
Hautes vallées, quand ferez-vous écho
Aux longs sapins sonnant comme des cloches
Lorsque les bœufs les traînent sur les roches,
Dans la forêt aux mousses gonflées d'eau ?

De la ravine en pierraille et broussailles,
Se hisse, lente, une femme qui hale,
— Lui, cou tendu, ne vient que pas par pas, —
Un mulet brun harnaché de deux bannes.

Voyant le porc, elle leur crie d'en bas :
— « Il le trouvera bon, votre soldat !
« C'est du pays, pensez si ça régale ! »

La bride au coude et reprenant haleine,
Elle demeure un moment à parler.
Le fils leur a écrit l'autre semaine :
Dans son secteur, à lui, c'est ceux d'Auvergne
Qui du pays ont le plus de paquets,
Tant qu'étonnés, ceux des villes leur viennent :
Faut qu'il y en ait, chez vous, des bas de laine !

— « C'est que pour eux on y prend peine, aussi !
« Lorsque la soupe est bonne, comme on dit,
« Il ne faut pas remercier la marmite. »
Et la Louise, riante de plaisir,
Regarde l'autre avec des yeux qui brillent,
Fière à l'idée qu'on fasse plus ici
Qu'où que ce soit pour les hommes partis.

Partis un jour pour être notre force,
Quand l'Allemand s'est lancé sur les nôtres,
Ainsi qu'un fou lorsque le sang l'emporte.
De notre peine aidant à leur effort,
Si nous pouvions leur être ici main-forte !
Tel le blessé qui, ne pouvant rien d'autre,
Prend les pétards, les passe, les amorce.

Et comme on trait la Calode ou la Pije,
On voudrait traire au pis de ces collines,
Pour en tirer à force de fatigues
Tout l'abondant qu'elles peuvent produire,
Et leur lait même, afin d'en faire vie
A ces garçons debout pour le pays,
Dont la besogne est parfois de mourir.

Que ces paquets que les femmes préparent,
— Et bien souvent les yeux brûlés de larmes,
Comme au grand soir qu'elles firent les sacs, —
Donnent à ceux qui triment sous les armes
La même vie de la chair qu'au village,
Et que toujours leur sang et leur courage
Leur viennent, rouges, de leur terre rurale !

Que le cochon soigné tout l'an pour eux
Leur mette encor dans la tranchée boueuse,
Aux os la force et aux joues la couleur.
Et que, dans sa viande haute en saveur,
Ils croient sentir l'amitié de leur feu,
Le sel, le thym, le goût de leur chez eux,
Et, toute là, leur montagne au grand cœur.

III

LES ROUTES DE VERDUN

La route est longue, mais elle y mène bien,
Plus sûrement encor que tout chemin
Ne mène à Rome. On va tous à Verdun ;
Sûrs d'arriver, on va tous au destin.
Mais quel ruban de queue ! On a besoin,
Probablement, des autos et du train,
Et la pauv' biff' n'a pas des pieds pour rien.

Huit ou neuf lieues avalées sous la pluie !
Le traînement des pas fait un grand bruit
D'écluse et d'eaux dans la neige jaunie.
La route est longue. Abrutis de fatigue,
On va toujours, mais les jambes fléchies,
Marchant presque en dehors, sur les chevilles,
Sans le goût même de bourrer une pipe.

Et les yeux lourds, par la morne Lorraine,
Pas plus qu'allant à la tâche on n'en rêve,
Sachant qu'elle est à prendre telle quelle,
On fait sa route en chantant la Youyette :
De bon matin, Pierre se prend, se lève,
Met son chapeau dessous son bras... La neige,
Mêlée de pluie, recommence à tomber.

Les compagnies passent dans le brouillard.
On voit houler les têtes sous les casques;
D'un coup d'épaule, un remonte son sac.
Vieux régiments de Clermont, d'Aurillac,
Ce sont ceux d'Auvergne, des gars d'attaque,
Biffins de la cinquante-deuxième brigade;
Les montagnards, ceux qui sont toujours là.

Ils vont, pleins de bissacs et de courroies,
Terreux, jaunis de fatigue et de froid,
Sous le casque en dôme tendu de toile.
Dans cette brume on dirait, à les voir,
Moustache aux crins pendant à la mâchoire
Et joue cavée sous la pommette roide,
De ces Mogols dont parlent les histoires.

O peuple en marche, ô horde dont le sort
Est d'aller faire mur de ses corps d'hommes

Où l'Allemand voudrait forcer la porte !
N'ayant d'autre chez soi que le drapeau,
Ils portent tout avec eux sur le dos,
Tout leur avoir, jusqu'aux lettres des gosses,
Pour vivre et pour mourir, tout ce qu'il faut.

Comme des gueux ils traînent leur ménage,
L'un un réchaud, l'autre un carnier de chasse.
A leurs fusils qu'un vieux doigt de gant coiffe,
— Comme le scieur qui part pour sa campagne
Emporte tout emmaillotée sa hache —
Des chiffons gras protègent les culasses ;
Car son outil, le compagnon le soigne.

... *Table, du vin rouge et du saucisson,*
Pour régaler ce bon garçon ! Mais non,
La route est longue et la chanson retombe.
Les pieds pesants, s'appuyant au bâton,
Casque en travers pour dégager le front,
Ils ont cet air à la fois libre et sombre
Du gars qui sait comment roule le monde.

Ils savent tout, et ils le savent bien :
La boue, les rats, le cafard et la faim,
L'horreur des nuits qui n'en finissent point
Quand la tranchée tangue sous les cent-cinq...

Des soirs, à Ypres, on a mangé son pain
Les mains collées par le sang des copains.
On vit, on meurt. « La guerre, c'est un destin ! »

Eh bien, allons, dans la guerre, dans le vent !
Mais ce n'est plus l'aventure chantante
Où, l'œil en feu, on partait de l'avant :
C'est la besogne à faire, lourde et lente ;
On monte en ligne comme on allait aux champs.
Chaque sillon du pays à reprendre,
Le pain gagné à la sueur du sang.

La route est longue et l'on va sous la pluie,
Comme le trimardeur dont les pieds cuisent.
L'épaule sciée par les courroies de cuir,
On n'en peut plus. Au cou l'eau dégouline.
Capote, casque, outils, armes et vivres,
On sue d'ahan sous soixante-dix livres !
L'etape enfin va-t-elle bien venir ?

Theil a ce clou qui lui vrille l'épaule,
Terriblement. Ça brûle où le sac frotte,
Et la sanie lui coule dans le dos.
Mais la boite à mitraille dont un bonhomme
Guide, assis, le mulet par une corde,
Porte déjà six sacs et la bonbonne
Où était le vin acheté de rabiot.

Garder le sien et marcher jusqu'au sang,
Car pour caler, ah non! du cœur au ventre!
On en a vu de pires dans le temps.
Et là, demain, qu'est-ce qui nous attend?
Oui, ça vaudrait qu'on y songe d'avance!
Mais ce vient bien tout seul... Et Theil ne pense
Qu'à la distribution, tantôt, de viande.

Triste métier, le métier de cabot!
Ce sera dur d'y faire aller les hommes!
« Je suis claqué. J'aime autant qu'on la saute!
« Ah! et puis j'ai trente ans et quatre gosses,
« Voilà un homme de la classe quatorze... »
Enfin, pourvu qu'il arrive assez tôt
Pour mettre tout le saindoux dans sa poche!...

*
* *

C'est le bivouac, c'est le bois des Fouchères,
Un triste bois de charmes et de hêtres
Qui ne ressemble pas à ceux d'Auvergne.
On couche au pied des arbres, dans la neige,
Pas de colis, et peu souvent des lettres.
Sinon sa peau, on y laisse sa graisse,
Mais on en met, puisqu'il s'agit d'en mettre.

Hardi la pioche! et tant qu'on y peut voir,
Jusqu'à l'heure aigre où les flaques miroitent.
Sur le chandail que lui fit sa bourgeoise
Theil jette la capote lourde et froide,
Et l'on revient, comme par le vent noir
On revenait, « à la scie », dans ces bois,
Vers la cabane où chantait la bouilloire.

Un coin désert, d'où s'envole une pie...
Theil en passant arrache une ramille,
Et brin aux dents, rattrapant les amis,
Essuie son cou que les gouttes pointillent.
Soudain, dans la bouche, ce souvenir,
Goût de sapin, goût des bois du pays,
Un goût profond qui gonfle la poitrine...

Et c'est son Auvergne, ah! toute l'Auvergne!
Son odeur de vent, de résine et d'herbe,
Tout ce qu'il avait, qu'il a fallu perdre,
Le village gris, son monde et sa terre,
Les fumées du soir se coupant aux frênes,
Le rire et le vin des gars à l'auberge,
Tout ce qui met là le cœur à l'envers.

O bois du Fossat! bois de mon pays!
Vieux sapins rongés de quenouillées grises,

Mousses, arnicas, gerbes d'eaux, granits,
— On entend plus bas le cri des scieries, —
Puis le débouché, la lande des cimes,
Et bleues au fin fond de ce vent qui brille,
Les nues en rubans au-dessus des puys...

O route du col! ô large vent clair!
O matin, brouillard passant vite en l'air,
Dans ce gris de l'aube où crie l'alouette.
S'éveillant au foin des huttes de pierre,
On sort sur la lande où la rosée perle;
C'est comme une faim, comme une jeunesse,
L'espace plus grand que les bras ouverts!

Là-haut la rencontre, un soir de dimanche...
Puis joue contre joue, assis sous les branches...
Puis la fête au bourg, tout ce train, la danse
Dans la grande salle où le soleil entre.
O folie du cœur! La bouche brûlante,
Il la tenait là, l'embrassant souvent...
Soirs aux fenaisons, veillées dans les granges...

Ah! le pays, qui ne nous quitte pas!
Parfois on dort, le calot sur la face,
Et de son trou on se rêve là-bas :
Vers la fontaine on va lier les vaches,

Les foins se mouilleraient, ça sent l'orage...
Puis on s'éveille à quelque marmitage.
Comme il vous prend, ces fois-là, le cafard !

C'est bête, au vrai, de penser à ces choses.
Mais y repenserai-je avant ma mort ?
Ah ! le meilleur est de joindre les autres.
Dans le bidon, le marocain, le gros,
Y a du pinard gardé comme un trésor,
Du bon pinard qui chauffe et ravigore,
La joie du sang et la vie de la force !

Mais le plaisir, ce sera d'être ensemble :
L'amitié d'hommes, même sort, même entente,
Plus chaude au cœur que la chaude espérance.
Comme un blessé, sous la pluie, dans son sang,
Qui croit que tout est fini, maintenant,
Et sent soudain les copains en silence
Le soulever de la terre gluante.

IV

LES DIMANCHES

On a sonné les vêpres dans le bourg.
Devant chez l'oncle, au coin joignant la route,
Elles s'assoient sur un tronc tout de mousse.
A ce flanc de colline l'air est doux.
Le vieux courtil donne côté de jour,
Un carré d'herbe où le buis vient en touffes
Sous des pommiers que le lichen étouffe.

On dirait là que c'est toujours le soir.
Le logis garde on ne sait quel air coi
De vieille à châle assise au dévidoir.
L'escalier brut et le balcon de bois
Dorment fendus sous l'avancée du toit ;
La grande cage où saute un geai-de-bois
Balance à peine aux petits carreaux noirs.

Pareille au goût de l'heure, une odeur brune
Vient du hangar plein de fagots obscurs.
Le vent corne à l'oreille une minute,
Puis tombe. Et l'on entend des voix perdues,
Ou bien le cri, haut en l'air, d'une buse.
Le train, tout loin, gronde au ponceau d'un ru,
Dans le bleuâtre où la plaine recule.

Le regard coule aux flancs rayés des pentes
Jusqu'à ce plat de vallée où les champs,
Les haies, les pins, les logis et les granges,
Comme un pays de fourmis, naïvement,
Sont eux aussi, dirait-on, de dimanche.
La chaîne au fond tachetée bleue et blanche
Luit doucement ainsi qu'une faïence.

C'est l'heure où l'on parle des militaires
Dans les sentiers et aux portes des fermes.
Gros paroissien en main, les métayères
Par deux, par trois, s'en reviennent de vêpres
Leurs groupes lents et résignés s'arrêtent
Aux carrefours pour causer de la guerre,
Et puis on rentre à la maison sans maître.

C'est l'heure où dans les vieilles métairies,
La parenté près du lit s'est assise

Pour écouter les lettres qu'on lui lit.
L'ample édredon éclate, cramoisi,
Et sous le jour de la fenêtre grise,
La mère fait écrire les petits,
Qui, nez levé, cherchent ce qu'il faut dire.

Plaine, coteaux, pâles lieues d'alentour!
Jadis, même sous l'aile des nues lourdes,
Vous bleuissiez ainsi qu'aux brumes d'août
Bleuit un val de bois et de pelouses.
Et maintenant de cette nuée douce
On ne sait quel chagrin pèse sur vous,
Comme si la Peine en deuil hantait vos routes.

C'est la région de l'ombre de la Mort,
Où tout le peuple assis pense à son sort,
Comme un qu'on juge attend, l'œil sur la porte.
Et cependant Dieu n'a point fait la mort,
Ni ne prend joie à la perte des hommes :
Elle est entrée dans le monde par fraude,
Par cette envie que l'Ange noir nous porte.

Promesse en nous si tenace et profonde
Que malgré tout nous sera bon ce monde !
Tirant plus l'œil que la lune qui monte
Nue et roulante à l'échine du mont.

Demain quand ces jeannettes fleuriront
D'un jaune d'or entremi le gazon,
Leur couleur seule égaiera le cœur sombre.

Et là, Marie, à côté de Louise,
Comme sa joue de velours rose brille,
Joue d'églantine à l'aube des prairies !
De tout son sang elle a foi en la vie.
Ainsi la fleur sent que c'est bon de vivre,
Bon de fleurir, même pour être ensuite
Battue des vents et de la lourde pluie.

Au bout des champs, la Louise regarde :
La neige... comme où Jean couche là-bas,
Dans les bois gris aux fondis d'eau blafarde.
Pourvu qu'il pense à prendre son chandail.
Il ne dirait jamais qu'il est malade.
Depuis jeudi pas même un bout de carte.
Si Claude avait oublié, par hasard ?

— « Salut ! »... Voilà, quand on parle du loup...
Claude revient d'un pied vif par la route.
Car le dimanche, après la messe, au bourg,
— Dans l'âpre vent qui ballonne les blouses,
Gros brouhaha de sabots, de voix lourdes, —
Sur la grand'place allant de groupe en groupe,
Il distribue ses lettres quasi toutes.

— « ... Pour épargner des vies que l'on recule.. »
Tout en poussant son bâton au talus,
Un peu gêné, il explique, rassure.
Beau gars encor, malgré son bras perdu,
D'un rude biais de force et de droiture
Dans son velours que le soleil allume
Comme la mousse au penchant de ce mur.

Parlant ainsi que ceux qui se rappellent,
Il dit le Boche en huit rangs d'affilée,
Le soixante-quinze ouvrant dans la houlée
Des places, comme aux champs où le blé verse.
Et, raflant l'air, leur masse, il la balaie.
— « Mais à Verdun, là-bas, c'est par javelles,
Il paraît bien, qu'ils tombent nez dans l'herbe. »

Relevant le regard, il voit Marie
Pensivement fixer sa manche vide.
Alors soudain, l'un et l'autre, ils rougissent
A pleines joues, tel l'écolier timide
Qui ne sait plus et s'arrête interdit.
Mais tout d'un temps, bravement, la petite
Sourit à Claude, et maline, taquine :

— « Non, cette idée, les avoir cousus là ! »
Ses deux rubans, croix de guerre et médaille,

Là, sur le col de sa veste de chasse !
Plus rose, encor, qu'un liseron sauvage,
Elle le moque, avançant le visage.
— « Et de façon qu'on ne voie même pas !
« Etre à l'honneur du monde, c'est donc mal ?

« Oh ! de ce Claude ! Ah ! ça sait faire, un homme ! »
Puis n'en rien dire... Elle lui fait reproche,
Le prenant tout dans cette rayée chaude
De son regard. Et lui lève l'épaule,
Plus rougissant. — « J'ai fait comme les autres.
« C'est le métier. Il faut bien quand il faut.
« Mais y a des fois que ça n'a rien de beau. »

Elle questionne, alors, devenue grave.
L'œil de coin vers la terre, phrase à phrase,
Claude dit tout : les sapins en échardes,
Les grands ravins, — comme au bois du Fossat, —
La tranchée de grès rouge et de troncs d'arbres
D'où l'on voyait fumer le Rhin, là-bas...
Ça bardait dur. On faisait des attaques...

Lèvres mordues, sans le lâcher d'un mot,
On suit son dit sur ses traits courts et forts.
Ainsi qu'un gars revenu du Maroc
Contait aux gens, les soirs, devant la porte...

Tout lui revient, ses mots vont à l'assaut,
Et, quelque chose en lui comme une force,
D'un air sauvage il relève le front :

— « Pour les avoir au fond de leurs abris,
« On les piquait comme on pique les truites
« Dans les trous du ruisseau, sous les racines.
« Ah ! ça valait de vivre et de mourir ! »
Il n'entend plus Louise qui soupire,
Une enfance du cœur, près de Marie,
Mieux qu'un vin fort, l'enlève, l'électrise.

Le vent fraîchit. Elle ramène un pan
De son fichu contre sa joue brillante,
Si rose que du jour en sort, ce semble,
Entre ce noir et les cheveux luisants,
De même qu'un merisier, en novembre,
Semble éclairer de sa feuille garance
La combe vide où l'heure fait silence.

Tandis qu'il parle en enflant la narine,
Les yeux sur ces beaux yeux purs et humides
Où la lumière se fait âme pour lui,
La gloire, au cœur, lui bat comme jadis,
Quand les clairons, sur la Vosge conquise,
Au frais matin plein de vent par les cimes,
Comme des coqs chantaient vers l'avenir.

Et les regards s'attardent aux regards,
Ainsi que dans l'adieu les mains s'attachent.
Ne sent-on pas que la vie est plus large
Que la douleur et même que la joie,
Comme le flux du torrent davantage
Que ce réseau de soleil ou d'ombrage
Qui fait son eau tour à tour blonde ou noire?

V

LES LABOURS

L'air reste doux, et l'on peut labourer
Dans ce terrain sans corps, tout sable et pierres,
Bien qu'il se die : Qui laboure au mouillé
N'en tirera jamais que la moitié.
Mais Theil l'a bien expliqué dans sa lettre :
Le tout est de ne pas fermer en terre
Jusqu'au beau temps la froidure et le gel.

On ne voit plus de neige qu'aux rigoles,
Ou sous les bois, côté de bise ; encore
Aux parapets ébréchés dont s'épaulent
Les maigres champs étagés par les côtes.
Un bruit d'eaux roule aux flancs des communaux
Qui s'étendent devant ces espaces mauves,
Pleins de soleil, de brume et de vent mol.

— « Fromente, ho ! Vire ça ! Suis la Pije ! »
Pierre va devant, en bonnet de police.
C'est lui qui les guide, les injurie,
Et l'aiguillon de coudre au poing les pique
Comme il a vu faire aux hommes jadis.
Sa mère, dans l'odeur du sillon gris,
Suit lentement à l'araire qui crie.

Qui grince et crie, plus perçant qu'un flutiau,
Cantique aigu de mars aux landes hautes.
Ici le champ pend comme un toit de chaume,
Et l'on ne prend pour labourer les côtes
Que la charrue du vieux temps des hameaux,
L'araire en bois qui fend juste le sol
Sans retourner et rabattre la motte.

Et sur sa main appuyant au long manche,
Louise, près de la mince alliance,
Comme l'anneau d'une nouvelle entente,
Regarde luire, épaisse, lisse et blanche,
La bague d'aluminium faite par Jean.
« Y aura bien de l'amitié, maintenant,
« Va, ma chérie, si la vie recommence ! »

Ah oui ! quand c'est fini, comme à cette heure,
On le comprend que c'était le bonheur.

Il suffisait de se parler un peu...
On ne croit pas que l'autre ait même cœur...
Comme le fils qui resonge à ses vieux,
Et qu'il eût pu mieux s'entendre avec eux,
Restant causer, les soirs, sous le tilleul.

— « Pije, holà ! Che lé passe!... Ane, ati ! »
Il faut tourner quand le sillon finit,
En soulevant le soc terreux qui brille
Comme à ce doigt la bague toute lisse.
Et du ruineux parapet de granit
Où des traînées de limaces scintillent,
On aperçoit les deux ponts et la ville.

A larges rais, de la nue qui s'entr'ouvre
Sur les côtes un pâle éclairage coule.
Comme autrefois, la soirée triste et douce
Qui s'engourdit par la lande et les routes
Aux métairies où de vieux coqs s'enrouent...
Mais cette paix n'est plus celle des jours
Où c'était Jean qui faisait les labours.

S'il revenait même à la Fête-Dieu!
Si dans le seigle où ronfle la chaleur
Elle pouvait lui porter à quatre heures
Le cruchon vert qui fraîchit sous les feuilles!

Mais s'il fallait rester là toujours seule...
C'est trop de peine, à la fin, ô mon Dieu!
Comme on se sent de l'ennui plein le cœur!

Vit-on jamais la fille aller en champs
Portant la faux qui fait peur, si tranchante;
La vieille en août, aux touffeurs du froment,
Scier la gerbe avec des mains saignantes;
Ou dans l'éteule, au cul des vaches lentes,
La métayère à la charrue? Oui, quand
Plus grand'pitié fut-elle en notre France?

O pauvres femmes! ô filles des campagnes!
Creusez ici le sillon, quand là-bas,
A plein pays sous les tirs de barrage,
Les vôtres, tous, entrés dans la boue grasse,
Font des tranchées pour qu'*ils* ne passent pas!
Mais toi, la Lorraine, la Paysanne,
O souviens-toi de tes sœurs du village!

Fille de Dieu qui n'as jamais tué
Et dont l'épée fut toujours aussi claire
Que le soc pacifique de l'araire,
Toi qui dans les travaux aidas ton père
Avant d'aider la patrie dans la guerre,
Toi qui sais la vie des champs et sa peine,
O souviens-toi des nôtres dans la paix!

Toi qui parlais de la grande pitié,
Toi qui jamais ne vit sang de Français
Que les cheveux ne lèvent sur ta tête,
Et qui verrais maintenant par nos plaines
Ton étendard blanc et bleu comme un ciel
Pour nos martyrs trempé de sang vermeil,
O souviens-toi des nôtres dans la guerre!

Jeannette des Français, souviens toi des Français!
Fileuse de la paix, souviens-toi de la paix!
Gardienne de nos champs, souviens-toi de nos champ!
Franchise de nos bourgs, souviens-toi de nos bourgs!
Patronne des conquis, souviens-toi des conquis!
Ressource des captifs, souviens-toi des captifs!
Grande sœur des soldats, souviens toi des soldats!
Bergère des armées, souviens-toi des armées!
Inspirée des combats, souviens toi des combats!
Archange des victoires, souviens-toi des victoires!

Vierge qui enfantas la France, souviens-toi!
Orléans aux noëls! Rheims aux trompettes d'or!
L'aube de délivrance et le soleil de joie
Sur tout le peuple assis dans l'ombre de la Mort!
Le laboureux qui chante en poussant la charrue,
Le pain de France, qui retrouve tout son goût;
Les bons soirs où les gens regardent de leur rue

Les arondes de Pâque autour du clocher roux
Virer en criant dans la nue !

... Pâle comme la brume, un rayon glisse
En balayant les cantons du midi :
Un bois, des prés, l'allée de chênes gris
Menant aux murs d'un vieux domaine triste...
Dans ce sommeil la cloche de la ville
Sonne à coups lents pour demain quelque office,
Encor quelqu'un de mort à l'ennemi.

Peine toujours travaillant la pensée !
Comme une femme en condition qui sait
Son gars bien mal et croit voir arriver
A chaque coup la dépêche ou la lettre.
Oh ! quelque Boche en cet instant peut-être
Vise, tue Jean comme un chien enragé...
Et tout d'un coup le cœur lui a crevé.

Une montée de sanglots la secoue.
Les larmes, chaudes comme du sang, déroulent
L'une après l'une au repli de sa joue.
Mais, houlant sous les sanglots qui l'étouffent,
Et la figure humide et toute rouge,
Dans le sillon elle avance toujours,
En appuyant au manche qu'elle pousse.

... Elle se calme et s'essuie le visage.
Tout juste Pierre a fait front vers les vaches,
Mais de fortune il ne regardait pas.
Comme il grandit ! La joue carrée, déjà,
Et les os durs, et des yeux d'Auvergnat
Plus brillants que merises de montagne
Au soleil d'août, dans le bruit du feuillage.

Haussant le poing tout en tournant la tête,
Par-dessus son épaule rapiécée,
De l'aiguillon il va toucher ses bêtes.
Geste du chef, signe que l'homme est maître
Tenant de Dieu pouvoir sur toute chair !
Si grand, si sûr dans son calme, ce geste,
Qu'il rend à l'âme un peu de cette paix...

VI

LE BOIS DES CORBEAUX

Tout est réglé, tout est paré, c'est pour sept heures le signal.
Devant la crête du Mort-Homme on a fait former les trois vagues.
« ...Baïonnette... Approvisionnez... » Chaque homme emporte deux grenades
Sur le bois des Corbeaux, dit on, que le quatre-vingt-douze attaque :
Un bon grand kilomètre à faire aux vues du Boche, en terrain plat !
D'avance on peut bien y penser, car ça promet d'être un voyage.
Regarde l'heure à ton poignet. Eh bien, puisqu'il faut, on ira !
Plus que douze minutes.

L'attaque !... Pour vaillant qu'on soit, et risque-tout, et déluré,
Lorsque le lieutenant arrive : « Allons, les gars, faudra y aller ! »
Sur l'instant on a froid aux os comme en s'éveillant sous la neige.
Tous se regardent dans les yeux : « Tu y vas, toi ? On y va, vrai ? »
Si l'on y pensait bien, ce semble, on n'irait pas, on ne pourrait...
Un cependant lève l'épaule : « Ah ! et tant pis si l'on y reste !

On ne souffrira plus, au moins! » Puis on pense : c'est le métier,
Il faut que tout se fasse.

Quand la vie aurait été dure, alors, comme elle paraît douce!
Mais déjà tout est si lointain... Qu'y a-t-il plus entre elle et nous?
Ce n'est plus vrai qu'il y ait des clos, des auberges, des trains, des bourgs :
On va se battre à l'arme blanche et s'étriper comme des loups.
Un vide pâle emplit la tête et tous les muscles se dénouent.
Le passé, sa douceur, la vie, cela tombe aux pieds d'un seul coup.
Et c'est terrible et ce n'est rien, dès l'instant qu'on se donne tout,
Que tout on se renonce.

... On est là comme à la portière, en attendant que le train siffle,
Quand on sourit aux gens du quai, ne trouvant plus rien à leur dire.
C'est aujourd'hui le huit de mars, jour des Cendres, jour bien choisi :
Memento quia pulvis es, in pulverem reverteris.
Peut-être qu'on aura tantôt des raisons de s'en souvenir.
Pareille attaque, une folie! Ce ne sera jamais possible!
Ça n'ira pas, jamais... Enfin!... Mais l'angoisse, au moins, c'est fini,
Et le cœur est vainqueur.

Hier au soir, après la journée sans pain, ni soupe, ni pinard,
On est parti des Bois-Bourrus, pour quasi piétiner sur place.
La neige éclairait à demi ce remuement par la campagne,
Troupes, convois, tout le fouillis à l'arrière de la bataille.
Ceux qui reviennent font tout juste : « Ah! vous parlez d'un froid, les gars! »

Des brancards... Un manteau jeté d'où la face émerge, hagarde...
Mais fourbus, de mauvaise humeur, les brancardiers questionnés passent
Sans même vous répondre.

Et sous le feu toute la nuit, on marche espacés par colonnes.
Près la route de Chattancourt, vers une heure, on a fait la pause.
Sans trop en parler — à quoi bon — tous se doutent de quelque chose.
La tête pleine du vacarme on écoute, vers le Mort-Homme.
Quel marmitage pour le coup! Ah bien, s'il faut monter là-haut!
En attendant, bon sang, ce froid! La graisse d'armes prise à bloc,
Les fusils ne manœuvrent plus; et les pans battants des capotes
Sont raides comme planche.

On s'est coulé comme on a pu dans des bouts d'abris, dans des trous,
A côté des soixante-quinze en position contre la route.
Si l'on prenait sa vie, pourtant? Et des gars partent à la soupe.
Mais quand ils reviennent — quel froid! — le bouillon figé forme croûte.
A ce compte n'en tâteront que ceux qui font du feu dessous,
Grâce aux voisins, les artilleurs. D'autres même n'ont rien du tout.
Ceux là râclent un peu de neige, et là, dans la paume, la broutent,
Énervés, pleins de fièvre.

Le colonel! Notre Macker!... C'est un Alsacien de Colmar.
Un « bon vieux », mais jeune d'allure avec sa petite moustache.
On l'aime. Il n'est pas fier. Il sait comme il faut parler au soldat.
Et l'on est une fois plus fort dès que le colonel est là.

« Ah! ce n'est pas trop bon pour nous. Je ne vous le cacherai pas...
« Nous devons reprendre le bois des Corbeaux. C'est l'ordre, voilà.
« Mes enfants, puisqu'il faut le faire, eh bien! nous le ferons en braves,
« Du mieux que nous pourrons. »

Où est-ce, le bois des Corbeaux? Pas un gars ne sait dans la nuit.
La marche en moutons sous le feu... Jusque passé l'aube on piétine.
A la fin, serait-on rendu? Pas de tranchées, personne en ligne
C'est sur la pente à découvert que les deux bataillons s'alignent.
Là-haut des avions tournoient, rôdant, guettant, de la nue grise;
Ils nous ont déjà repérés. Mais, trois-cent-cinq et deux-cent-dix,
Le tir est trop long, par bonheur... Ah! les vaches, puisque c'est dit,
Qu'ils en aient pour leur grade!

Si l'on a le dos moite encore, il suffit de regarder là
Le colonel qui s'est fait beau comme s'il était de mariage;
On raconte que ce matin, ne trouvant pas d'eau pour sa barbe,
Il a vidé le demeurant d'un bidon de vin dans son quart
Et trempé, pour se savonner, son gros blaireau dans ce pinard.
Maintenant, rasé, confessé, il est prêt, de corps comme d'âme.
A le voir, la joue nette et fraiche, une canne à la main, si calme,
On a le cœur calé.

Une minute encor, pas plus... Allons, l'attaque sera belle!
Voulant être sûr du terrain il est allé le reconnaître,

Et c'est lui qui les guidera, qui marchera tout le premier,
Entre, pour que ce soit plus beau, le médecin et l'aumônier,
Puis l'aumônier pour les bénir se placera juste à la crête.
Les brancardiers ont fait serment de ne pas laisser un blessé.
Tout est réglé, face à la mort, comme une chose solennelle,
Non comme une besogne.

« Surtout, pour rester alignés, la route est longue, allez au pas,
« Au pas, et sans vous essouffler... » Les hommes font signe qu'ils savent.
On marche mal tout équipé, ne pouvant faire aller les bras...
Jamais un courage si froid. Voilà... Chacun bien à sa place...
On est tous pareils, à cette heure ; on est tous aussi du même âge.
Une dernière fois avant les regards s'appuient et s'engagent.
Que le quatre-vingt-douze est beau dans les yeux luisants de ses gars,
Les braves gars d'Auvergne !

Le colonel tire sa montre, allume un long cigare boche,
Puis l' « En avant ! » Et dans sa voix peut-être alors que quelque chose
Passa, comme un frisson, peut-être... O grand instant, dernier sursaut,
Quand sachant tout, la mort en face et la vie déjà dans le dos,
Sachant tout très bien dans son cœur, on part, sans plus, parce qu'il faut...
Canne et cigare d'une main, il prend son revolver de l'autre,
D'un geste du poing, droit devant, par delà la vie et la mort,
Donnant la direction.

*
* *

Et alors, comme un jour de vent et de soleil, au mois d'avril.
L'ombre en aile bleue d'un nuage avance et balaie la prairie,
Le régiment dans le matin qui débouche sur une ligne.
Ah! c'est la France, maintenant, la toujours jeune, la terrible,
Enfin jaillie comme une épée, droite et debout dans le vent libre,
Sans plus de hâte que de peur, les dents serrées, l'œil immobile,
Et si sûre de son élan qu'elle ne jette pas un cri,
Allant droit devant elle.

Le Boche a dit qu'il l'abattrait, oui, qu'il la jetterait à terre!
Eh bien, pousse, allons, tes mortiers, fais hurler l'acier au nickel,
Bats, rebats, pilonne le champ! Double, va, redouble l'enfer!
Enchevêtre l'air et le sol pleins au vol d'échardes de fer
Comme les griffes de la Mort dans cette nue mêlée d'éclairs,
Ou vomis ton ch'ore en brouillard comme son souffle devant elle,
Et malgré l'enfer vois toujours avancer la France éternelle,
La fille aînée de Dieu!

Les deux vastes bataillons bleus vague à vague vont à l'assaut.
Et pas un gars n'a regardé ce jour-là derrière son dos.
Mais quand ils franchissent la crête où se tient l'abbé de Chabrol,
Sur une pointe de rocher tout debout à la vue des Boches,
Dans ces jaillissements de terre, ils se signent, pliant l'épaule,

Ainsi que les barons français firent jadis à Roncevaux.
Absoute plus qu'absolution, l'aumônier les bénit encore —
Ces gars déjà partis...

Comme la mère à la maison trace la croix dessus la miche,
— Sont-ils pas en ce jour le pain, la vie même de la patrie? —
L'abbé du milieu des fusants, c'est un courageux, comme on dit,
Trace le signe au-dessus d'eux, avant que la Mort ne divise...
Pendant que pour les Cendres, loin, dans les chapelles des collines,
Celles dont tantôt la bourrasque enflait les capes à gros plis,
Se renfoncent aux recoins d'ombre, un chapelet dans leurs doigts gris,
Et prient, pleines de larmes.

Dès que la crête est dépassée, on voit dérouler une rampe
Qui remonte tout doux, là-bas, sous le bois où le Boche attend.
Huit, neuf cents mètres, qu'on disait? Ah ! bien oui! au moins douze cents !
Y arrivera-t-on jamais? Les balles giclent, maintenant.
Brusquement des souffles de feu qui vous bousculent, vous balancent...
Une tempête de tonnerres, un arrachement de volcans...
C'est la Mort, de quel coup de pouce ! aujourd'hui, qui donne les Cendres
Au quatre-vingt-douzième.

Et c'est au pas, pas cadencé, qu'on franchit le feu de barrage.
Que le sol saute et ronfle et vole, on fait route, la chair sauvage.
Dans l'ébranlement des cent-cinq qui vous éclatent à la face,
On avance, un goût dans la bouche et la gorge comme une râpe.

Ces sacrés miaulants ! encore un... Tintement d'un fourreau, d'un casque...
Le voisin gémit sourd et croule, la tête ballante déjà...
Les gars vont comme à la revue, sans un cri, en rang, tout au pas,
Blêmes comme la foudre.

Cette seule idée, arriver ! Y être, vite ! Être là-bas !
Que sur la ligne au ras du sol se déclenchent les feux de salve,
Qu'à main droite, énervant, soudain, un tir de mitrailleuses craque :
On va sans un cri, sans un mot... Ah ! à la fin ! au pas de charge !
Grondant de fureur, effrayant de vitesse, d'élan, de masse,
Le large déferlement bleu se lance, baïonnette basse,
Et l'on voit alors dans leurs trous les Boches se lever en hâte :
Ils sortent, ils se sauvent !

Le bois, là, si proche, se tait, comme un homme armé d'un fusil,
Alors que se piétant, l'œil clos, il ajuste en cherchant la mire.
Mais quelle puissance d'orage écrase-t-on dans sa poitrine !
On va les voir et les avoir ! Dans tout le sang quelle folie !
Plus que trente pas, on y est. Allons, c'est fini de mourir !
C'est maintenant ou jamais plus qu'il s'agit d'être un homme en vie,
La baïonnette dans les mains, un garçon qui sait s'en servir !
En avant ! Tout est nôtre !

***

Mais le bois se tapit. Tout sourd, tout sournois, comme une embuscade.
Dans les rames hachées des pins les souliers butent, s'embarrassent,

On n'entend que le craquement des branches couvertes de glace :
Personne. Les Boches ont fui, ils ont fui devant notre vague
Pour aller se terrer au nord. « Hardi donc, les gars ! Lâchons pas ! »
Ils sont gîtés dans le taillis. Et l'on n'y voit rien à cinq pas.
On se bat, serrant le menton, de la neige plein la moustache,
A coups de baïonnette.

Comme un qui, — hardi ! — dans son pré, de franc courage fauche et fauche
Pour profiter du beau matin, on mène si bien la besogne
Que les Boches de tout le bois n'ont plus que la lisière nord.
L'abbé qui, soutane en haillons, a couru reprendre son poste,
Sur la ligne même de feu tout le jour conforte les hommes.
Ah ! le régiment l'admira, ce jour-là, monsieur de Chabrol !...
Prêtre-chevalier, ô martyr, qui devais tomber devant Chaulnes,
La croix seule à la main !

Ceux d'Auvergne ont eu la journée. On s'installe presque tranquille.
Radieux, le colonel Macker fait son testament héroïque :
« Soldats, j'ai vécu grâce à vous la plus belle heure de ma vie.
« La France a le droit d'être fière du quatre-vingt-douze de ligne... »
Et le surlendemain, alors que la corne du bois conquise
Il entend aller de l'avant, sans même pousser un soupir,
« L'amour et le ciel dans les yeux », comme un ordre du jour le dit,
Il s'abat, tué raide.

Mais toi qui viens de succomber, tu ne connaîtras pas la mort.
Si tu nous quittes, maintenant, ta grande âme demeure nôtre :

Elle n'a pas voulu partir et n'est jamais partie, encore :
Avec elle du même cœur nous suivons toujours la besogne.
Chef à l'œil clair, toi le vaillant, le soigneux, le bon pour tes hommes,
Tu peux mourir, le feu doubler : tant que nous battra sous la peau
Le sang français, tant qu'il y aura pour se jeter sur nous des Boches,
Nous ferons ferme ensemble.

Tout le monde a fait son devoir et les brancardiers davantage,
Travaillant sans laisser un gars sous ce marmitage effroyable.
Tout tangue et s'enlève. On reçoit de la viande chaude au visage...
Ça cède mou sous le soulier : c'est une main, quand on regarde.
Et par malheur en plein mitan, nos soixante-quinze qui tapent.
Ni téléphone, ni liaison. On n'est plus du monde, déjà.
Pourtant on a quelques fusées ; on les lance : ils ne les voient pas...
Alors, plus rien à faire.

Ces jours sous le bombardement qui fauche le bois, le pilonne !...
Au brisement de l'explosif la terre et la flamme en cyclones !...
L'épouvante... On est hors de tout, les yeux bouchés comme la gorge,
Ah ! ce n'est plus mon âme en moi, mais sans que je comprenne une autre
Quelque chose de forcené, de fou, d'autre que de ce corps.
Et mourir, comme c'est égal, et de tout et de moi, qu'importe !
Et à la fin que l'enfer même éclate et crève son écorce,
Je n'ai point d'épouvante !...

O combats du bois des Corbeaux ! Épopée, ô Geste de France !
Que chante-t-on de nos barons et des coups d'épée de Roland

Bataillant toute une journée au tas de la païenne gent !
Là c'est lorsque de quatre jours, vannés ainsi que dans un van,
On n'a ni mangé ni dormi, au chaos des pierres, des branches,
Où l'obus déterre le mort pour mieux enterrer le vivant,
Qu'il faut, moins de deux bataillons contre plus de trois régiments,
Se lever, faire tête.

Des tranchées qu'on vient d'emporter, alors qu'on se réorganise,
On les voit monter aux vallons, drillant ainsi que des fourmis.
Ah ! pouvoir leur dire, là-bas ! nos batteries, les avertir !
Il en monte, tout est noyé... Le corps à corps et sa folie.
On s'attend derrière les troncs. Le sang fuse en jet des poitrines.
Et tué par celui qu'on tue, on s'abat en travers de lui.
D'autres toujours... Les gars cernés, à coups de crosse de fusil
Se font jour tout de même.

C'est toi, le cent-trente-neuvième, et tes montagnards du Cantal !
Ton brave premier bataillon qui dans un assaut, ce jour-là,
Un assaut comme la victoire et sa fougue et sa joie sauvage,
Reprend d'un coup la position, rétablit d'un coup le combat.
Et lorsque dix fois plus nombreux, le Boche contre-attaque en masse,
— Allons, les gars, le jour est bon pour vaincre ou pour mourir sur place ! —
Le bataillon se fait hacher, et de mille, officiers, soldats,
Il en revient cinquante.

Et les deux autres en plein jour à travers les éclatements,
— Tout vole ainsi que quand on vanne entre les portes d'une grange, —

Franchissent la zone battue, si froids, si sûrs, si étonnants,
Que comme au vieux à la mairie qui voit décorer son enfant,
Des larmes viennent dans les yeux de ceux qui suivent leur avance,
Poussent jusqu'aux premières lignes, et s'y crochant, s'y cramponnant,
Alors que de dessous leurs pieds des cratères vont s'arrachant,
Ils tiennent cent-vingt heures.

C'est le seizième, maintenant ; d'autres encore à la rescousse !...
Et le travail pourtant se fait qu'on n'eût pas cru mener à bout.
Maigris par l'horreur et la faim, habillés de sang et de boue,
Sous ce grouillement d'Allemands, nos gars tiennent toujours le coup.
Les Boches, on les comptera quand ils ne seront plus debout.
Perdu, repris et reperdu, le bois n'est plus que tas et trous.
Mais la façon dont on se bat impose si bien à leurs troupes,
Que huit jours tout s'arrête...

*
* *

...O mort jeté là comme un sac, toi qui n'auras pas de tombeau,
— Pour un soldat chaud du combat est-ce encor le temps du repos ? —
Jamais plus tu ne chasseras sur la bruyère de l'automne ;
Tu n'ébrancheras plus les pins sous les longs rais d'un soleil jaune,
Tandis que janvier fait au loin fumer les métairies des côtes ;
Tu ne reverras plus cela revu dans l'instant de la mort,
Le puits, le courtil et le four... Mais les jours finis, c'est alors
La gloire qui commence.

Quelle mort t'assurerait mieux de ce qu'on attend par delà,
Toi qui pour ce que tu aimais te battis et te dévouas ?
— Goure, mon pauvre endroit... Ah ! Dieu ! Si je t'ai revu, ce jour-là !... —
O mort à la capote bleue, comme il est puissant, ton visage !
Tel que Roland quand saint Michel vint prendre son gant et son âme,
C'est la gloire, celle de Dieu, qu'on lit sur ta figure pâle,
Où la main posée de la Mort, de cette douceur, de ce calme,
A fait une grandeur.

Et comme au soir d'une journée toute en pluie noire sur les chaumes,
Les enfants revenant de classe arrêtés au haut de la côte,
A cette flaque d'or en feu se propageant, loin, sur les Dômes,
Voient la nue qui prend, enflammant la route et le soir tout de jaune,
Apparaître alors dans sa gloire un passage d'anges en or,
Ainsi, ô pauvre paysan, non devinée dans ta vie morne,
Mais sur tes traits frustes et doux révélée d'un coup par ta mort,
Apparaît ta grande âme.

O fantassins, ô montagnards, ô rudes garçons au grand cœur,
En ces jours au bois des Corbeaux, c'est vous malgré tout les vainqueurs.
Vous n'avez pas vaincu le Boche seulement, mais le fer, le feu,
La guerre, le déchaînement des brutes puissances aveugles.
Grâce à vous l'Esprit dans ce monde est encor le victorieux.
Prévalant là contre l'Enfer, contre le mal et sa fureur,
O élan plus fort que la force, ô sur la Marne et sur la Meuse,
Le miracle français !

VII

LES NUITS DE LA MONTAGNE

Comme il fait sombre et comme le vent corne !
On dirait bien qu'il va neiger encore,
Tant la montagne aujourd'hui semble proche.
D'un bleu d'airelle, écrasant de sa bosse
Tout le canton, déserte, haute et morne,
C'est la forêt des contes des vieux chaumes,
Pleine de nuit, de loups, de grands couteaux.

Entre ces bois et la nue en suspens,
Par le dos ras et bleuâtre des pentes
Que de la main, racle, on dirait, le vent,
A croppetons les cabanes croulantes
Semblent mourir dans l'abandon des brandes,
Comme au buisson meurt la vieille mendiante.
Qu'il paraît loin, maintenant, le printemps !

Sur les chemins entre les héritages
On n'entend plus cahoter les longs chars.
A peine passe une femme à cabas,
Ou des fermiers endimanchés qui partent.
Le père a mis sa veste de mariage
Qu'il ne prend plus que pour faire ses Pâques.
Ils s'en vont voir le fils à l'hôpital.

On ne sait quoi met la peur dans le corps.
Dans le pays les gens ont l'air de pauvres.
On est quasi sans nouvelles des hommes.
Chaque matin, pour en avoir plus tôt,
Les métayères, une main au chapeau,
Guettent au vent le passage du Claude.
Il court tout bas de mauvais bruits de mort.

— « On dit qu'il y en aurait deux de Feniers
« Et deux des Chaux, tous quatre mariés... »
— « Allez, c'est sûr, le fils du cordonnier.
« Le mien l'a vu. Ils avaient bu bouteille
« Huit jours avant... » — « Prat serait prisonnier
« Avec celui de la ferme des Cheilles,
« La ferme rouge où sont trois alisiers... »

Alors déjà qu'il manquait tant de monde !
Et, les yeux graves, elles comptent, recomptent...

Chaque famille ici porte un surnom,
Chez Barabbas, chez Nez-Tors, chez la Blonde,
Et l'on suppute en prenant par maison :
— « Là deux sont morts, il ne reste que l'oncle ;
« Tout est fini s'ils perdent leur garçon. »

Temps où la mère se trouve heureuse, presque,
D'apprendre enfin que son fils est blessé.
— « Le mien écrit que la brigade est fraîche.
« Ils peuvent bien, qu'il dit, nous envoyer
« Trois mille gars et plus pour nous refaire.
« Ça ne s'était plus vu de cette guerre.
« Gardez-moi bien tous les communiqués. »

Luttant au vent on attend sous l'église,
Vers la fontaine où le jet s'éparpille.
Miche à la main, un mystère en son dire,
Une raconte, en baissant les sourcils.
Louise écoute, les yeux pleins d'un feu triste.
« ...Le fils Gaschon, le Jean de la Brigitte,
« Et puis un autre, qu'on ne laisse pas dire... »

Vite on se tait. Oppressée, la joue rouge,
C'est la Brigitte. Elle rôde partout
Pour attraper les mauvais bruits qui courent.
— « ...Puisqu'ils n'écrivent point, puisque c'est tous... »

— « Ha ! je sais pas... Mais on n'a plus de goût... »
Elle respire vite, à petits coups,
L'air égaré comme ce grand vent sourd.

On est content, aussi, que Claude sorte.
Le groupe se déplace vers la poste.
Lui cherche et trie parmi ses enveloppes.
Chacune en hâte lit au pas de sa porte.
On court montrer des cartes à drapeaux :
— « Voyez, il dit qu'il a revu votre homme ! »
Et lentement s'en retournent les autres.

Demain peut-être on aura des nouvelles...
Louise prend par la main les jumelles.
Sous le ciel bas, grimpant par la coursière
Où les sabots clic-claquent dans les pierres,
On s'en revient. Et Chopine, la chienne
Au bout de queue bourrue, vire autour d'elles,
Froissant par jeu les balais de genêt.

« ...Un autre encor qu'on ne laisse pas dire... »
Comme un blessé, l'œil et la pensée fixes,
Qui sur son mal tout entier se replie,
Louise va sans répondre aux petites.
Oui, ce disant, cette femme à la miche
La regardait d'un air de compatir.
Theil... Sûr, on sait quelque chose sur lui...

*
* *

Louise était à la nuit chez la veuve ;
On cogne. Un coup, mais qui leur donne au cœur.
Un homme pousse la porte, un grand vieux
A l'air tout drôle. Il s'assoit vers le feu :
— « Je ne sais plus où je vais à cette heure.
« Laissez-moi coucher dans le foin, tout seul... »
Puis il leur a raconté son malheur.

Il demeurait joignant le bourg de Job.
Ses trois garçons tous les trois étaient morts.
Tués en bataille, à six mois l'un de l'autre.
« Et mon dernier, c'est au bois des Corbeaux.
« Je ne demande à présent qu'une chose,
« Ne plus rentrer chez moi. J'ai pris la porte.
« Non, voyez-vous, tout me rappelait trop... »

Blouse fripée, barbe durcie de boue,
Ecroulé là sur un tabouret court,
On eût dit d'un traîne-besace à bout.
Ses mains tombaient entre ses deux genoux.
Les yeux tout grands, clairs comme ceux d'un fou,
Il regardait devant soi le feu rouge
Qui faisait reflet au plat de sa joue.

Et cette entrée dans la nuit, ce vieux homme
Qui ne disait plus rien, mais soufflait rauque,
Cette ombre aussi, qui montait, noire, énorme,
Lorsque la flamme avait quelque rehaut,
Comme, eût-on dit, son malheur dans son dos,
Puis tout soudain le vent battant la porte,
Il y avait là, sans qu'on sût, quelque chose...

* * *

Dans la sueur et dans le cauchemar,
— Obscurément s'y joint le bruit des arbres, —
Comme un mourant qu'écrasent les cadavres,
Tournant, bougeant au creux chaud de ses draps
Sous la masse emmêlée de ces images,
Louise fait effort du fond du noir
Pour remonter au jour et à son âme.

Car jusque dans le sommeil, cet ennui
Tourne sa meule et travaille l'esprit.
Meunier tu dors, ton moulin va trop vite.
Dans la grand'salle où trottent les souris,
Les ais remuent, les blutoirs s'enfarinent.
Le grain ne manque pas dans la trémie,
Tant tout le jour on versa de soucis.

Enfin pourtant la Louise s'éveille.
Comme on respire alors un bon coup d'air !
Ce n'est pas vrai !... La lune à la fenêtre
Regarde dans la chambre basse et vieille.
Voici l'horloge, et là le lit de Pierre,
Et l'on entend dormir les deux jumelles.
Un taret crisse aux lames du plancher.

Chassant au loup, le vent court la montagne.
Dans le sapin, derrière le branchage,
Hérissement de ces pesantes rames
Que le vent jette avant comme des bras,
La lune monte, essuyée des nuages.
On croit d'abord que c'est elle qui marche,
Et puis on voit que ce sont ces brouillards.

Mais leurs traînées glissent et s'effilochent,
La dénudant. Toute seule, plus haut,
Grosse comme une grosse goutte d'eau,
Brille une étoile au mitan du carreau.
On aperçoit la ravine et les roches
Où des pins déchiquetés se cramponnent,
Parmi les trous que hantent les blaireaux.

Mouillée d'argent, cette gorge s'en va
Vers les plateaux d'airelle et de gentiane
Où le vent meugle à la Pierre-du-Diable.

Les pins et le ruisseau grondent en bas,
Là où, dit-on, vivaient lutins et fades...
Sait-on tout ce qu'enferme la montagne
Et le secret de sa lande sauvage?

Dans la nuitée, autour des vieilles fermes,
Quelles choses mauvaises se démènent ?
Le vent secoue la porte et la fenêtre.
Puis la Chasse Royale en ces ténèbres
Roule en ruée d'abois, de cris, de chaînes...
Ah ! l'on ne devrait pas prêter l'oreille
A ces folies de l'ouragan funèbre !

Comme la nuit appartient au malheur !
Celle-là n'est qu'un tumulte angoisseux
Où passe on ne sait quoi de ricaneur.
Et toujours, ah ! cet homme en bas qui heurte,
Voudrait entrer, s'encolère, puis pleure.
Comme si les esprits de ceux qui meurent
Venaient s'abattre encore à leur chez eux.

Songe aux douleurs ! songe, dans cette nuit !
Le prisonnier des baraques humides,
Tremblant de faim et rongé par l'ennui...
L'aveugle, s'éveillant pour se souvenir
Qu'il n'y verra jamais plus de sa vie...

L'agonisant tout seul entre les lignes
Dans ce grand noir où ruisselle la pluie...

Et toutes celles qui songent à ceux-là,
Le sang glacé de détresse et d'angoisse :
Celle qui ne sait rien depuis des mois ;
Celle qui sait qu'il ne reviendra pas,
Que c'est fini, qu'il faudra vieillir là,
Sans goût à rien, contre ses carreaux noirs...
Ah ! Dieu devrait avoir pitié des âmes !

O nuit livrée aux malheurs et aux sorts,
Toute de bruits et de souffles dehors,
Ainsi qu'au glas la vigile des morts.
Entendez-vous ces râles à la porte ?...
Mais la fatigue à la fin est plus forte.
Dans la tête pesante se désordonnent
Les pensers noirs et Louise s'endort.

Sous des rochers dont les mufles avancent,
Au défilé plein de lune et de vent,
Passe à grand bruit le peuple de la lande.
On ne voit pas, on entend seulement.
Si, des lutins qui sont des bouts de planches.
C'est drôle... Puis ce vieux... Des voix étranges,
Un mauvais rire... On doit parler du Jean...

Elle le sait qu'ils parlent de son homme,
Mais en passant leur rafale se moque
Sans qu'elle puisse entendre leur propos.
Quand elle est près d'y parvenir, alors,
C'est bien leurs voix et c'est un bruit d'horloge,
Ou l'ouragan qui donne à coups d'épaule
Dans le sapin dont la cime sursaute.

... Ainsi qu'en ces vieilles papeteries
De pierre blonde et de bois embruni,
Qu'on voit au creux des vallées granitiques
Où dévalant mugissent les eaux vives,
Le papetier s'éveille dans la nuit
Si ses pilons cessent de mener bruit
Par les caveaux où fraîchit l'aube grise,

Ainsi Louise se réveille en sursaut,
Sentant qu'il est advenu quelque chose.
Elle se dresse, et sans comprendre encore...
Le balancier s'est tu près de la porte !
Elle l'épie, tremblant de tout le corps.
Quelqu'un vient-il d'arrêter cette horloge
Comme il se doit, lorsque le maître est mort ?

VIII

LES LETTRES

« J'ai attaqué et j'ai tué des Boches.
« Je me suis bien rattrapé pour le Paul.
« Je vous promets qu'on a fait du boulot.
« Mais on est frais... Y a pas de notre faute.
« Vous avez vu peut-être les journaux...
« Enfin, sauvé pour cette fois encore.
« Mais c'est terrible, car il en manque trop.

« Rien que des morts. C'est honteux de voir ça!
« Après ce coup, sans chefs, sans camarades,
« On ne savait où rejoindre par là.
« Les officiers qu'on trouvait, de hasard :
« Que cherchez-vous, qu'ils nous disaient, les gars?
« Le quatre-vingt-douzième? Il n'est plus là...
« Mon pauvre ami, il n'est plus nulle part! »

Louise épèle et lit ligne par ligne,
Tout sur un ton, ainsi qu'au catéchisme.
C'est dimanche. Il neige. On a les voisines,
Et pour laisser moins seule la Brigitte,
Depuis hier qu'il a fallu lui dire...
Claude passait ; on a cogné aux vitres.
Il est venu s'asseoir près de Marie.

Dans l'étroit « cabinet » qui joint l'étable,
Là où couchait le valet pour les vaches,
Poussant les chaises on se serre et s'installe
A la cloison bariolée d'images :
Les saints patrons, le tsar, un général...
On est content de se rembûcher là,
Clapis au chaud sous les solives basses.

Mais quand une entre en cognant ses sabots
Et secouant son fichu de tricot,
Des flocons gris s'engouffrent par la porte,
Et l'on respire le goût cru du dehors.
Si de la main on essuie les carreaux,
On ne voit, sous ce fourmillement morne,
Qu'un gonflement de plomb au ras des côtes.

Et les chaussons fument aux chaufferettes.
De ces fichus, de ces jupes de serge,

Monte l'odeur paysanne des fermes,
Celle du foin, du lait, du pain de seigle...
Chacune tire à son tour quelque lettre.
Elles écoutent, les mains comme à la messe,
Et soupirant, elles hochent la tête.

Sous le ruché du bonnet du pays
Que couvre la capote à larges brides,
Leurs traits soucieux, tout en gros plis et rides,
Gardent ce calme éternel des collines,
Le calme lent de nos cimes placides,
Et même alors, les pauvres, qu'elles disent
Ce qu'ont souffert les fils ou le mari.

En ce recoin les voix lourdes bourdonnent,
O le Mort-Homme ! ô le bois des Corbeaux !
On en fera proverbe chez nous autres.
Sinistres noms pleins de sang et de mort,
Telle la complainte aux gravures atroces
Qu'on voit collée sur le sapin des portes,
Dans les sombres logis des vieux hameaux.

— « Ah ! pousse Claude, ça se fait pas tout seul.
« C'est qu'il s'agit de les mener chez eux. »
La bise au long des murettes ruineuses,
Deçà, delà, la pourchassant aux creux,

Rase la neige en tourbillons poudreux.
Louise dit, quittant la vitre aveugle :
— « Ces pauvres hommes font bien tout ce qu'ils peuven

Près des petits qui jouent, sans dire mot,
Marie, penchée, du bout de ses ciseaux
Remue la braise au chauffe-pieds de tôle.
Un bruit de chaînes vient de l'étable chaude.
De ses doigts secs comme des chènevottes,
Une vieille égrène ses patenôtres,
Et dans la pause on l'entend qui marmonne.

Mais au dehors c'est toujours la tourmente.
La bise siffle à l'étendue des rampes
Où la neige roule comme de la cendre.
Bloquant là-haut l'ancienne diligence,
Elle s'amasse en longs bancs au tournant
D'où, tout à coup, l'on voit la plaine immense
Perdue de brume et morte en tout ce blanc.

Au col, devant l'auberge basse et longue
Comme les mois d'hiver, son vieux balcon
Et sa fontaine encroûtée de glaçons,
Elle fait tas sous les fenêtres sombres.
La fumée jaune arrachée en haillons
Va maintenant du côté de la combe,
Et maintenant vers les bois en surplomb.

— « S'ils ont ce temps!... » — « Ils ont peut-être pis.
« Et sans un bout de pain. » Mais la Brigitte,
Comme pour soi, le regard dans le vide :
— « Prendre la vie des gens, que ça se puisse!
« Qu'avions-nous fait, nous deux, moi, mon mari?
« Sans le Bon Dieu tout serait trop horrible!
« S'ils ne devaient être jugés, ceux qui... »

Et l'eau lui court fil à fil sur la joue ;
Sa voix se perd, les larmes l'entrecoupent.
— « Dire, mon Dieu, que nous étions chez nous...
« Et maintenant... c'est fini... pour toujours... »
Elle s'appuie un mouchoir sur la bouche,
Et comme si la peine était là, sourde,
Là, sous son front, sa tête, elle la roule...

On se tait tous, gêné comme le riche,
Quand un mendiant colle sa face aux vitres.
Des demi-mots, à la façon rustique...
Un lourd silence... Une murmure, triste :
— « Il y a des soirs où l'on en vient à dire :
« N'importe quoi, pourvu que ça finisse,
« Et qu'ils reviennent, et qu'on les ait ici. »

Un fort soupir. Une pause... Puis Claude :
— « Mais c'est pas ça qui ferait la besogne...

« Faut bien, pourtant. Dites, serait-ce beau,
« Ne pas penser à ceux-là qui sont morts ?
« Depuis ce jour où j'ai vu, moi, les Boches
« Assassiner devant nous un des nôtres,
« Un vrai copain... Ça rentre au cœur, ces choses... »

Et son œil va vers la photographie
Clouée au mur, qu'ornent, jaunes et bises,
Des immortelles mises en souvenir.
C'est lui, le Paul, aux Alpins d'Annecy :
Sous le béret versé ses yeux qui brillent,
Son air hardi, tout ensemble, et naïf...
On n'eût rien fait l'un sans l'autre... un ami !

Cette bouteille, un jour, qu'on attacha
Enguirlandée des rubans du tirage,
Aux poutres, dans l'auberge, — on était quatre, —
Pour la vider au retour de la classe...
O compagnon des fêtes, des mariages,
Ces pauvres joies des gars de la montagne !
Mais pour ces femmes, il dit : un camarade.

« Il s'était pris tout blessé dans leurs fils.
« L'aller chercher, c'était bien impossible.
« De temps en temps, pour ne pas geler vif,
« Il remuait un peu. Mais tout de suite

« Leur mitrailleuse, alors, tapant sur lui !
« Ils ont mené ce jeu toute la nuit,
« Là, devant nous, notre copain !... Ah ! dites ? »

— « O pauvre Claude ! s'il vous plaît, taisez-vous !
« On ne sait plus. C'est trop affreux. Qu'on nous
« Fasse mourir ensemble, alors, nous tous ! »
... Au fort des monts que les neiges étouffent,
Dans cette chambre où luit la braise rouge,
Qui donc soudain se tient là tout debout,
Devant ces femmes aux pauvres faces douces ?

Quelqu'un est là, comme aux veillées d'automne,
Après un conte effrayant, le fantôme
Qui de son doigt de plomb touche les gorges :
Si taciturne, et si sec et si morne,
Le Désespoir que connaissent leurs hommes,
Celui du front, de cette guerre folle
Où rien ne vaut que la mort et la mort.

Les pansements tournent dans ce silence,
Mi-devinés, comme sous la tourmente
La bande au loin des bois et de la lande.
Une, d'un œil de compassion, contemple
Au col de Claude ses deux minces rubans,
Puis le repliement flasque de sa manche.
D'un coup de tête, elle se laisse entendre :

Oui, ces rubans... Maís jamais, jamais plus,
Ce ne sera le tâcheron robuste ;
Le fort garçon qui poussait, blanc de sciure,
Dans la scierie faite de planches brutes
Où l'arc-en-ciel bruine sur la chute,
Les longs sapins aux scies dont le bruit fuse
Vers le torrent de boulets et d'écume.

Claude se mord la moustache et rougit.
Alors, touchant le coude de Louise,
Marie demande une aiguillée de fil.
— « C'est bien péché que de coudre aujourd'hui,
« Mais, n'est-ce pas, nous n'irons pas le dire?
« Allons, donnez! Oui, votre veste, vite,
« Vous allez voir : comme sur sa tunique! »

Suivant du doigt la raie rouge, grenat,
Que les décorations font sur l'image,
Elle lui montre au mur le général.
Puis, s'installant, déjà toute au travail,
Un bout de fil dans la bouche, plus grave :
— « Il faut en être fier de vos médailles.
« Moi, si mon frère... ah! j'aurais voulu ça! »

Le cœur si plein qu'il ne pourrait pas dire,
Claude étudie travailler la petite :

Ma grosse veste entre ses mains habiles...
— « Je fais un point à votre poche, aussi. »
Un reflet de jour sur sa nuque glisse...
O maison chaude, entente, compagnie,
Tout ce qui vaut et qu'on meure et qu'on vive!

IX

LA GARDE AUX CHAMPS

Le grand soleil vole par les collines,
Tant l'ombre, au vent, des nuages va vite,
Ainsi qu'à terre celle des pigeons file
Quand leur essaim revient aux métairies.
Le jour est long, tout est clair, vide, libre.
On en profite pour mettre la lessive
En carrés blancs sécher à la prairie.

Le vent qui brille aux pointes d'herbe neuve
Ride et secoue et tend la toile creuse.
Pouvoir partir, ce vent dans les cheveux!
O tremblement des lointains, ô tiédeur!
Toutes les flaques à la sente sont bleues.
Le saule embaume de ses minous mielleux,
Et l'on dirait que l'air même est en fleur.

Sous les hameaux luit un gazon si vert
Que l'espérance à peine est aussi verte.
Vite et de loin, gonflés, brassés dans l'air,
Viennent deux, trois nuages au soleil.
C'est le beau temps, c'est la fin de l'hiver,
La belle lumière par les routes sèches.
Que l'alouette est joyeuse au temps clair !

Sous les sommets blancs comme fleurs d'épine,
O le premier vert et bleu des collines.
Couleur du temps, couleur d'après-midi,
La chaîne en face en longues crêtes fines,
Et s'égrenant aux chemins des pâtis,
En dés de chaux, les murs des métairies,
Comme du sel, comme des grains qui luisent !

O pays bleus, vapeurs roses des crêtes !
Sous les légers bosquets de pins, les fermes,
Où l'on devait autrefois s'éveiller
Dès la prime aube, au bruit du pigeonnier :
Le soleil entre en biseau de lumière...
O temps des demoiselles des domaines,
O jours naïfs ! jours du bonheur champêtre !

Prunelles claires, on regarde ces côtes.
On sait pourtant : c'est la guerre, la mort...

Mais dans le sang quelque chose s'échauffe,
Comme à ce vent s'éveillent les enclos.
Qu'il vit de peu, l'espoir, au cœur de l'homme.
Il suffit du soleil, d'une fleur jaune
Dans l'herbe drue au talus du ruisseau.

Claude en montant se sent léger du pied
A cause d'une chanson dans sa tête :
Il pense à la petite. Est-elle alerte !
Et plus jolie que rose de rosier...
On n'oserait lui parler le premier,
Et cependant elle n'a pas l'air fier ;
Mais c'est ce biais de fine gentillesse !

Il se souvient d'un jour où sur la côte
Elle l'avait rattrapé. Lasse et rose,
Son jeune cœur tout haletant encore,
Elle riait, s'appuyant au bouleau...
Puis on se tait. Les têtes se rapprochent.
Avec un tremblement de cœur, alors,
Lui qui l'embrasse, un bras à ses épaules...

Mais il y aura quatre ans à la saint-Pierre,
Et la Marie même s'en souvient-elle ?
On dirait bien, parfois. Dans ses prunelles,
On ne sait quoi de si doux, du soleil...

Dimanche, là, Claude se le rappelle,
Elle semblait, quand il la regardait,
Rendre un regard comme on rend un baiser.

Comme ce serait doux d'avoir ses yeux,
De tenir son poignet, d'être nous deux,
De se charger ainsi de son bonheur!...
Ha!... Pourquoi faire aller rèver par jeu?
La face dure, il monte au chemin creux.
Mais malgré qu'il en ait, une douceur
Coule en ce vent qui lui gagne le cœur.

* * *

Ils laissent la brouette sous les frênes,
Dans le chemin bordé de grosses pierres.
Ils sont venus pour faucher un peu d'herbe,
Oh! tant soit peu, tout juste pour la chèvre.
Déjà ça pousse autour du puits-fontaine,
Fenètre d'ombre ouverte au flanc du tertre,
Entre des dalles où pend le capillaire.

Pierre, en corps de chemise comme un homme,
Tend sa ceinture et sur les reins s'accroche
L'étui de bois où la pierre ballotte.
Pour montrer à sa mère comme il faut

S'en bien servir, c'est lui qui prend la faux.
Elle l'admire, puis essaie, raide, gauche,
Serrant les pieds. — « Non, vois, tu tiens trop haut. »

Il la reprend, sort la pierre luisante.
La sombre lame bombée gronde et chante,
Quand lui courbé l'aiguise entre ses jambes.
Puis bien campé dans ses sabots branlants :
— « Regarde, tiens ! » Et roulant sur les hanches,
D'un rond vol bas il la lance et relance.
L'herbe s'effondre en un gémissement.

— « Assez, va, Pierre. Il y en a quasi trop. »
Il fait le sourd. Ce coup, un autre encore.
La sueur perle à sa joue de griotte,
Mais de tout cœur il s'y donne et redonne.
Ah ! pour les foins il vaudra presque un homme.
Louise aussi devra prendre la faux.
Les foins chez nous c'est la grosse besogne.

Par ces versants, sous les fermes massives
Que joignent les rangs des merisiers lisses,
Tel un filet où de l'argent frétille,
Partout l'eau rit, ruisselle et s'éparpille,
La montagne, on dirait, frissonne et brille,
Comme une fille, à l'averse, en avril,
Secoue sa tempe où des gouttes scintillent.

Après-midi de vent et de lumière !
La chaîne tourne et s'abaisse vers Thiers,
Blanche sur la limpidité du ciel
Où ses pics ronds s'en vont diminués,
Les fins hameaux en semis de gravier
Par leurs rampants couleur de violette.
C'est le printemps, c'est la fête de l'herbe !

De côte en côte on mène le travail.
Des maisonnées, jeunesses, vieux et femmes,
Ratissent aux prairies les brins de paille.
Car le fumier ne doit plus être là
Pour le vingt-cinq, fête de Notre-Dame.
Et sous les bois, dans les champs, les pacages,
On voit partout les gens faire les mars.

Le soleil haut, regagnant de sa force,
Chauffe la graine au terreau tiède et mol.
Du chiendent brûle. Un vieux tenant un pot
Sème du trèfle. Une vieille déchaume,
En chapeau noir dont les brides s'envolent.
Au pas des bœufs, un pan de terre rose
Redevient brun où la herse sursaute.

Ceux qui ont encor du blé, semez-le !
Hâle de mars avec avril pluvieux,

Fait, ce dit-on, les riches laboureux.
L'air gonflant doux ces rideaux blancs et neufs,
Dans les chambrettes on voit luire les meubles.
Et l'ombre ailée des nuages neigeux
Court sur les monts en grandes taches bleues.

De plein courage on peut là travailler.
Dans le sillon siffle et chante l'araire.
Le merle trille. Et le permissionnaire
Qui voit son toit du coude du sentier
Et l'en allé de ses montagnes claires,
S'arrête et rit, le cœur tout rempli d'aise,
Car cette terre est libre sous le ciel!

Comme le prêtre, au haut bout de l'église,
Lève vers Dieu ses mains pour tous ceux-ci,
Une charrue au coupeau des collines
Semble tendre les bras pour ce pays.
O Dieu vivant! permets qu'on puisse vivre!
Envoie aux champs le soleil et la pluie,
Et l'endurance et l'espoir à leurs fils!

C'est ici le pays où travailler
Fait joie, le pays âpre, dur et vert,
Le plus vaillant qui soit sous le soleil!
De la vaillance que porte la Platelle,

Que portent les trois cimes du Tialhei,
S'arrachant des coteaux pour se dresser
D'un seul élan aux campagnes du ciel!

Et s'éveillant au printemps, eux aussi,
Ces monts donnent leurs forces, leurs eaux vives.
Les lourds torrents s'écroulent aux turbines,
Et dans la plaine, aux ateliers d'usines,
Devers Clermont où l'arsenal trépide
Sous la ronde ronfleuse des escadrilles,
Les rangs de tours et de perceuses vibrent.

Au fort de la patrie, c'est notre Auvergne!
Dans ses volcans en soixante mamelles,
Château de France, énorme et vieux grenier
Des choses bonnes, fortes, éternelles,
Comme le blé et l'ardeur à la peine.
Se taire, attendre et ne jamais lâcher,
C'est la vertu de ceux de notre terre.

Nos gars y sont. « Chère patrie, n'aie crainte,
« La garde est sûre et fidèle à Verdun. »
Et sûre aussi cette garde plus humble,
La garde aux champs, ces femmes, ces gamins,
Bataillant là pour le pain quotidien.
Sillon, tranchée de cela qui soutient,
Tranchée, sillon de cela qui doit vaincre!

Monte, alouette, de la terre gauloise!
O doux gosier des labours et des bois,
Monte par bonds, monte, qu'on ne te voie,
Plus haut toujours contre le vent du soir,
Et du plein ciel, ô notre voix d'espoir,
Chante l'effort plus joyeux que la joie,
Comme déjà si tu chantais victoire!

X

LES TRANCHÉES D'AVOCOURT

C'est un pays tel qu'on en voit en rêve
Au petit jour, avant qu'on ne s'éveille,
Tout d'un jaune livide, singulier,
En longs vallons plissés comme une oreille.
Rien, sous la brume étouffée du dégel,
Que ce mouvant, fumées et gaz, où crèvent
A lourd fracas de brusques arrivées.

On est « ailleurs », dans une lune étrange,
Livrée à quelles monstrueuses puissances?
Partout des trous aussi grands que des chambres.
Des éclats au phosphore filent blancs.
Sous une pioche invisible et géante,
Saute un glacis retourné comme un champ,
Et d'instant en instant son relief change.

La boue jusqu'au jarret. Toujours la pluie.
Dans ces boyaux encombrés de débris,
Tirant les pieds lourdement du gâchis,
Les gars chargés progressent à la file.
Comme aux essarts les gens des métairies
Qui vont ouïr la messe de minuit,
L'un après l'un dans la neige se suivent.

Sale chemin ! C'est tout en trous d'obus.
Va-t-on pas chez les Boches ? Bon ! chahut !
Casque et bidon dégringolant. On jure.
Un homme sacre. — « Alors quoi, du grabuge ?
— « Je suis tombé. » — « On se relève. Chut.
« Écoute-les qui nous tirent dessus.
« On doit faire silhouette dans la brume. »

Vji ! vji ! les balles... Mais sans même se taire,
On continue, trop las pour s'inquiéter.
Comme le soir, aux plaines de l'été,
Par la grand'route où les gouttes claquètent
Avec la même odeur que quand on herse,
Les moissonneurs qui rentrent éreintés
Se ballent bien de recevoir l'averse.

Halte ! on y est. Sous le feu, dans la boue,
Tant bien que mal on a relié des trous :

C'est la tranchée. Moins qu'un fossé de route !
Ça ne vient pas seulement aux genoux...
Chacun s'arrange. On se glisse, on se couche.
Un homme veille, redressé sur les coudes.
— « Dis donc, à gauche? — Oui, c'est quelqu'un, ça bouge. »

On guette alors, au gris de ce brouillard.
— « Un agent de liaison... Ne tirez pas. »
— « Oh bien, tu sais, s'il porte ordre d'attaque,
« Il n'y aurait encor que demi-mal. »
— « Je vais crier. Y êtes-vous, les gars ?
« C'est repéré ? Bon, je crie : — Halte-là ! »
S'il s'aplatit, du coup les fusils partent.

Mais il reste debout et répond : France !
On crie encore. Il repart, s'oriente,
S'arrête : — « A droite ! » A la fin il comprend.
A peine a-t-il rejoint qu'on lui demande,
Quand tout soudain à six pas, un fusant !
On ne se voit qu'en son soufre aveuglant,
Grêle ! Un quart tinte. « Y a du bon, ça commence. »

Déjà les gros. Toujours et tout partout !
L'air se déchire en un crissement lourd,
Et ce bruit monte, et se ramasse, et roule ;
Couché aux rails il semble qu'on écoute

Foncer en trombe un express qui déboule.
Ça s'enfle, s'enfle, arrive, et puis d'un coup !...
La terre ondoie, tout oscille sous vous.

Six, sept, huit heures. Et c'est toujours encore.
Brisé, on se blottit dans le boyau,
Se protégeant pour imiter les autres,
Comme un enfant à l'office d'un mort
Qui se rassoit quand se rassoient les hommes.
Mais cette fois, ça y est, on le sent trop...
Ailleurs ou là, là ou ailleurs, n'importe !

Comme un refrain dans la fièvre vous hante,
A bout de nerfs, on suit, l'esprit vacant,
Une oraison que disait la mère-grand :
« Chemise blanche aujourd'hui je te prends,
« Et si la mort demain me vient surprendre,
« Tu me serviras de suaire blanc. »
Faisant grelot, les mots tournent et chantent.

Ah ! tout cela n'a de nom qu'en enfer !
Sentant venir l'attaque, — c'est dans l'air, —
Trente fois l'heure on relève la tête.
Qu'ils sortent donc ! — « Eh bien, est-ce qu'ils viennent
— « Non, bouge pas », souffle celui qui guette.

Mais là se fierait-on même à son frère?
Et se dressant, on regarde, on inspecte.

Mais qu'ils s'amènent, les vaches! mais qu'ils sortent!
Leur marmitage on en a plein le dos!
Qu'ils envoient leurs gaz, aussi, on s'en moque!
On monterait, on bondirait dehors...
Et quand ils sortent tout de bon, alors,
Grondant de joie, ha! Dieu! si l'on se poste!
S'il y a plaisir à serrer le flingot!

Sans se presser on défait les paquets,
Etalant leurs cartouches. Et puis, allez!
On se dispose, allongé, bien calé,
Comme ces couteliers qu'on voit à Thiers
Couchés devant leur meule à repasser,
Tandis qu'en bas grommelle la rivière.
Et maintenant, ils peuvent approcher!

On les voit se couler dans le brouillard,
S'aplatissant par groupes de trois, quatre;
Puis resurgis, — non pas tous! — ils repartent.
Laissez venir... Mais à cinquante pas,
Hé! tout de même, attention! Halte-là!
Et l'on dit non aux Boches. Ces gars-là,
Nous faisant front, ils ne passeront pas.

*
* *

De nos puys à ces plombs où les rouges génisses
Fument dans le vent matinal;
Du pic où la perdrix gîte dans les réglisses
A Clermont où est l'arsenal;
De ces abricotiers, honneur de la Limagne,
Aux sapins bourrus du Lioran;
D'Issoire les-bons-vins au Mayet-de-Montagne,
De Saint-Flour le rude à Randan;
Dans le buron des houx, dans le moulin des vergnes,
Rappelons-nous tous en commun,
Faisons une chanson sur les gens de l'Auvergne
Et sur les soldats de Verdun.
Jeunesses du village ou vieilles de la lande,
Dites, vous en souvenez-vous?
C'est en ces jours de mars que la douleur fut grande
Dans les métairies de chez nous.
Car depuis ces jours-là, combien de pauvres femmes
Près de leur tison qui s'endort,
Ne seront jamais plus joyeuses dans leur âme
A cause de ceux qui sont morts!
Il faut dire pourtant nos hommes et la guerre,
Car l'horreur passe, mais l'honneur,
L'honneur ne passe pas, et reste que sur terre,
La vraie gloire est le pain du cœur.

*
* *

Plus d'une fois ceux du treizième corps
Ont dû marcher pour refouler le Boche.
Un bataillon du seize en reçoit l'ordre :
Sur le minuit reprendre le Mort-Homme.
On se regarde... cinq cents mètres d'assaut
Sous feux croisés... Coûte que coûte, il faut.
On donne aux gars un demi-quart de gnolle.

La position fait croissant, et c'est donc,
— Comment comprendre encor qu'on soit au monde ? —
Sous dix-sept mitrailleuses en action
Que l'on se rue. La tête est un feu sombre.
Fuyant toujours en avant, dans la trombe,
On saute, on court. Les gars vacillent, tombent.
On hurle. On ne sait plus. Des fusées montent...

Soudainement, et l'on croit, demi-fol,
Que sous Verdun les poudrières sautent,
— Au vrai c'est les gargousses d'un dépôt, —
Une rougeur qui crève et s'ouvre, énorme,
A quatre lieues éclaire vaux et côtes.
Rougeur d'enfer où des ombres sursautent,
Et l'on s'y rue comme en la fin du monde.

Des calots gris... Leur feu dans la figure...
On se souvient d'un geste, d'un rictus...
L'éclaboussement chaud du sang, la lutte
Ensuite à coups de crosse. Un doigt me brûle.
Le commandant vient dire qu'on a tout eu...
Les réseaux Brun en hâte aux trous d'obus...
On se sent bon, on cause, on gesticule...

***

Victoire ailée, s'il faut qu'on te mérite,
Eh bien ! nos gars y mettent-ils le prix ?
Le lieutenant a dit hier de tenir,
On tient, faisant corps avec la boue grise,
Mais si l'enfer est le pays terrible
Où l'on ne peut ni vivre ni mourir,
C'est là l'enfer avec la Mort en pis !

La Mort, toujours... Compagnons, ô copains !
En se donnant la vraie poignée de main
On s'est parlé du pays, ce matin...
Tu nous riais, tapant ta pipe éteinte.
Et te voilà comme un paquet de linge,
Jeté, n'importe, en un pli du terrain,
Enterré, déterré par les cent-cinq

La pierre est prête où cogner les grenades,
Car sur le soir c'est souvent qu'ils attaquent.
Et l'on attend, blotti là, tête basse,
Guère plus un vivant que le camarade...
Comme on se sent perdu dans le hasard,
Si peu, si rien, de par ces grands espaces
Que leurs obus et battent et rebattent !

Si l'on revient, plus tard, aux soirs d'octobre,
A la charrue devant le bleu des côtes,
Ou le dimanche assis près de la porte,
On se ressouviendra de vous, les morts...
« Nous avions fait Sarrebourg et les Loges... »
Frères, amis, compagnons sans reproche
Tant au combat que dans l'amitié d'hommes !

Des fumées noires font haie au bout du val,
Comme la nuit ces allées de grands arbres
Allant des bois aux châteaux des villages.
Il faut pourtant, — dès que le feu se calme,
Car une fois dans un de ces barrages
Si l'on s'en tire on peut croire aux miracles, —
Aller quérir la soupe de l'escouade.

Ho! l'on n'a pas grand'faim aux dents, ce soir !
Aurait-on faim, viande tombée trois fois

Et ramassée boueuse... On voudrait boire.
Plus moyen de fumer tant on a soif.
On va puiser l'eau des trous, dans le bois,
Mais on attend la nuit pour n'y pas voir,
Car ce bouillon de boue, de sang parfois...

Tout comme après les gaz lacrymogènes,
C'est une soif qui râpe le gosier...
On tue le temps. Tel prend son chapelet.
Au creux du poing, ce semble des airelles.
O leur jus frais, aux jeudis de juillet,
Quand dans la brande où crient les sauterelles
On grimpait vers le pic, vers le soleil...

Le nez en l'air voici que l'on regarde
Eclater mol de rondes houppes d'ouate :
C'est un français, un avion à cocardes !
Et l'on se sent du coup le cœur gaillard.
Car c'est là-haut notre chose qui passe.
Nôtre, inventée par nous, promesse et marque
Que par son don la France prévaudra.

Nos escadrilles déjà chassent les leurs.
Il a manqué, le grand coup sur la Meuse
Que quinze mois prépara tout leur peuple.
Et maintenant, canons et mitrailleuses

Serrant dans l'air chaque jour peu à peu
Les sombres fils de la trame de feu,
Vieille Allemagne, on tisse ton linceul !

. . . .

... Vers le levant, dans une déchirure,
Brille à longs rais égaux la goutte nue
De cette étoile, ô si loin, ô si pure !...
Des soirs, au bout d'une lande perdue,
A voir ainsi ce monde taciturne
Surgir au ras des montagnes nocturnes,
On s'arrêtait, le cœur tout suspendu...

Ha ! regret des étoiles ! Long soupir
Qu'on a, versant la tête, pour mieux suivre
Au fond des nues ce feu vert et limpide,
Si loin de nous et de notre folie !
Quand on y songe, est-ce donc Dieu possible ?
Mais quoi, c'est le métier d'être une cible.
Il faut tenir et l'on tiendra, c'est dit.

... Vit-on jamais dans la guerre des gens
Plus malheureux et vaillants tout ensemble ?
Les forts ont seuls ces naïves patiences.
O villageois casqués, ô paysans,
O soldats bleus, biffins de la légende,
Vous qui croyez ne faire simplement
Que le métier et qui sauvez la France !

XI

LES ACCORDAILLES

Des prés du haut reviennent les fillettes
Tenant en main des bouquets liés d'herbes,
Bouquets de boutons d'or, de pâquerettes,
De ceux qu'on pose à tremper dans un verre
Au clair soleil de la vieille fenêtre,
Ou bien qu'on met devant la Sainte Vierge
A l'oratoire où coule une fontaine.

C'est l'heure lente où les fumées sont blondes,
Où sur le pré l'ombre du bois s'allonge.
On sort sans châle, à présent. Il fait bon ;
Le ciel est bleu sur les toits des maisons ;
Demain peut-être on verra les arondes...
Louise et la cousine ensemble vont
Porter pour Theil un paquet à la poste.

Louise serre en sa main six louis,
L'or qu'on cachait sous les linceux en pile,
Dans une boîte où tenaient des pastilles.
Quand l'homme y est, l'or y peut être aussi.
Puisqu'il en faut!... Il ne sera pas dit
Qu'on n'a pas fait ce qu'il fallait qu'on fît.
Et si tout craque, on craquera, tant pis!

Pourtant au cœur pèse le regret sourd
D'abandonner cela, luisant et doux,
L'or comme un feu, comme un soleil qu'on touche...
Ce semble, à force de travaux et de jours,
Paille qu'on fauche ou bois jaune qu'on coupe,
Qu'on ait rassemblé là en gouttes lourdes
Tout le soleil des bois et des labours.

Mais puisqu'il faut, pour qu'on soit bien montés...
Theil, du repos, l'expliquait dans sa lettre.
En écrivant il donne des conseils :
« Plante aux Virans tout en pommes de terre,
« Ça se vendra un bon prix cet hiver.
« Si tu pouvais faire aussi les Sardières...
« Moi, ce champ-là, j'aimais le travailler. »

Il va venir d'ailleurs en permission.
On le verra tel que ces trois qui montent,

Oui, trois soldats comme dans la chanson :
Tout harnachés de musettes, bidons,
Pipe à la bouche et regard à la ronde,
Ils vont bon pas, suivant la route blonde
Où des cabris tiraillent les buissons.

Tranquille et droit leur œil parcourt la côte,
Notant du neuf, supputant les récoltes.
Et sous la bourguignote en auréole,
Leur face luit, vernissée, roussie d'or,
Comme au taillis la noisette d'automne.
Beaux blocs de gars dans leurs vieilles capotes
Mi-déchirées ainsi que des drapeaux.

La fumée sent. Déjà c'est le village,
Ses rues en pente ouvrant sur la montagne,
Les sombres rues ravinées de pierraille,
Tout en degrés, en recoins à lucarnes,
Granit rugueux sous l'auvent des toits bas,
Où dans quelque niche de la façade
On voit saint Roch, son chien et son bissac...

Voici la place et ses chars dételés,
L'odeur du pain et celle de l'auberge.
Dans les logis on remue des écuelles...
Sous les tilleuls, sèche, couleur du ciel,

Une tunique décousue aux ourlets.
Se poursuivant autour des fagotiers,
Les gamins crient comme des hirondelles...

Là-bas au coin, sur le pas d'une porte,
Son manteau bleu roulé autour du corps,
Un alpin noir se penche, embrasse encore
Sa vieille qui s'essuie les yeux, la pauvre.
Elle lui crie : « Oublie pas tes besognes ! »
Et lente rentre attendre de nouveau
Près des landiers où la soupe mitonne.

Dans le bureau, — pour faire le paquet
Claude leur cherche et papiers et ficelles, —
Debout devant cette fenêtre ouverte
Et respirant la bonne odeur de l'herbe,
Celle du ru, des haies, des combes vertes,
Qui sur le soir monte dans l'air léger,
Louise cause avec la demoiselle.

— « C'est un blessé qui l'a dit à Royat :
« J'ai jusqu'ici fait toute la campagne,
« Jamais encor je n'avais vu se battre
« Comme le font « les troupes auvergnates »,
« — C'était son mot. — Ils aiment le pinard,
« Mais à mon sens on peut leur passer ça
« Pour le grand cœur qu'ils mettent à l'ouvrage. »

« — Ils sont faits à la peine, voyez-vous! »
Et la Louise en soupirant secoue
La tête. Enfin, c'est fini pour ce coup.
Comme il fait bon, ce soir. L'air est-il doux!...
Aidant Marie, mais sans ouvrir la bouche,
Claude s'active ; et quand leurs doigts se touchent,
Le voilà qui rougit et qui se trouble.

Cette Marie. Même absente elle est là!
Comme la main qu'il n'a plus. O visage!
O douces joues, ô lumière de Pâques!
Cette Marie qui ne le quitte pas...
Mais n'avoir plus la peine de ses bras
Pour en nourrir ses enfants et sa femme,
Être un infirme, même avec la médaille...

Les dents serrées, écartant la petite,
D'une main seule il refait le colis.
Elle l'observe, oppressée et craintive ;
Puis, rougissant, se forçant à sourire :
— « Pour votre peine, quand vous passerez, dites,
« Je vous ferai goûter de mon cassis...
« Mais le dimanche, vous pouvez bien venir. »

D'une voix basse, sans timbre, elle répète :
— « Oui, venez les dimanches chez mon père. »

Ses yeux marrons, ses beaux yeux de lumière,
Sur ceux de Claude, c'est tout droit qu'ils s'arrêtent.
Et lui comme elle il tremble sans parler.
Mais leurs regards s'engagent : Oui, c'est vrai,
Tout pour toujours, on est nous deux, on s'aime.

Ainsi la vie se lève devant eux
Comme un grand jour qu'on sent tout de bonheur :
Il fera bon labourer dans l'éteule,
Car tout s'éveille en la montagne heureuse ;
Et le soleil est clair entre les meules,
Devant la ferme aux terrasses poudreuses
Sur le haut bord de ces campagnes bleues.

O ma chérie, ma petite chérie !...
Un bonheur vient, une force... Et l'on rit,
Tout faisant joie, comme aux aubes d'avril,
Lorsque l'aiguail emperle les collines.
Qu'il y ait ainsi quelque chose en la vie
De si brûlant et de si doux aussi,
Cette amitié pour rendre tout facile !

***

Telle la métayère quand vient l'heure
Où lourdement on gagne le lit creux,
Couvre au foyer la braise qui demeure,

Telle la nuit se baissant dans les cieux
Jette sa cendre aux nuages de feu
Qui lentement dérivent à des lieues
Sur les rochers et les pins des hauteurs.

Mais là si tous on s'arrête, on remonte
Devant la poste, à ce petit perron,
Tenant les yeux fichés dessus les monts,
Ce n'est pas ce couchant... — « Chut, écoutons ! »
De gros coups sourds, oh ! tout lointains, se gonflent,
Puis crevant lourd ébranlent l'horizon.
— « Écoutez ! Entendez-vous le canon ! »

— « Nos quatre cents, qu'on essaie vers les Dômes ! »
Les gamins excités tendent le col
Et se font signe aux coups les plus sonores.
Enfin elles ont dit bonsoir à Claude,
Et toutes deux se consultant d'un mot
Entrent ensemble à l'église encor chaude
Dont le soleil a quitté le vieux porche.

Odeur d'encens, évent de ce grand calme,
En ce vieux coin comme sur les images
Où les arceaux et la chaux des murailles
Font une paix claustrale et campagnarde.
Et sous le saint dont l'or fané s'écaille.

Du cœur trop plein monte l'action de grâces,
Le long merci qui prend, soulève l'âme.

Naïve paix recueillie de silence!
Ce chiffre ancien, petit et paysan,
Les fleurs de tulle aux vases de faïence,
Le bois bruni des stalles et des bancs,
La dalle creuse et la corde traînante,
Tout cela prête à l'église des champs
Cet air ami des maisons de l'enfance.

La porte ouverte, on voit au couchant pâle,
Plus pâle au soir que l'eau pâle des flaques,
Un lointain clair et pointu de montagnes.
Dehors le monde et l'énorme bataille,
Tout le hasard mauvais en embuscade,
Et là, Seigneur, Seigneur seulement là,
Dans cette paix, le recours et la grâce.

Non, tout n'est pas que hasard et folie.
Le cœur ne nous ment pas dans la poitrine :
Au bout de tout il y a votre justice.
Voulons-nous rien que votre paix bénie,
Que la vraie paix où l'on puisse enfin vivre,
Non plus sous le couteau, comme jadis?
Alors, mon Dieu, que votre règne arrive!

XII

LA BOURRÉE A RETHONDES

La vêpre est belle et l'on a du soleil
Comme un dimanche à la saint-Jean d'été.
La cour-jardin s'étend devant l'hôtel,
Sable et fusains sous des arbres taillés.
Un pont de fer gris-perle enjambe l'Aisne
Dont les feuillages bruissent à côté
Au glissement de ces longues eaux fraîches.

La vêpre est belle. Une musique joue
Et tout est bleu de soldats qui l'écoutent,
Couleur du temps au soleil de la cour,
Partout par là, couchés, debout, en groupes,
Assis aux pieds des arbres, au garde-fou,
Avec près d'eux des litres de vin rouge :
C'est le cent-cinq, c'est les gars d'Avocourt.

Theil est venu embarquer à Rethondes,
— Il va partir, sept jours de permission, —
A chaque pas, voici qu'il fait rencontre.
Et l'on se prend la main, on se démonte
Le bras, l'épaule, en secouant les bidons.
C'est le Badien, c'est le Pierre Armilhon :
D'un mot, hochant la tête, on se raconte...

On a sué de fameuses chemises.
Nuits qu'on attend le jour, et jours la nuit...
Car la mort est en route, on la devine
Comme un obus qu'on entendrait venir.
Même on n'est plus de ce monde, à vrai dire.
On voit, ce semble, en suspens, là, sa vie,
Comme une goutte au fin bout d'une épine.

Dire pourtant, dire qu'on en revient,
Qu'on va tout retrouver après-demain !
Ma femme qui dort près de moi, mon bien,
Mon pré, la haie où l'on étend le linge,
Les deux sorbiers au bout du vieux chemin...
Oui, comme on dit, chaque saint son tour vient,
Et tout de même il ne faut pas se plaindre.

C'est passé, — passé pour les morts, aussi...
Dieu seul saura ce qu'on a pu souffrir...

Et maintenant, les gars, si l'on veut vivre!
Ce sentiment d'être là, d'être libre,
Le corps léger, l'œil frais, facile au rire,
Content comme en jardin de paradis,
Respirant l'air de toute la poitrine!

Comme les poules, à deux heures, en juillet,
Au pied du mur qu'habille un vieux rosier,
En se vautrant dans les trous de poussière,
Plumes gonflées, dorment devant la ferme,
Ainsi les gars font la pause au soleil...
Mais les voilà qui sautent sur leurs pieds,
Et, pipe en main, de rire, de crier!

C'est le vieil air que l'on a dans le sang,
Notre bourrée, la danse si dansante.
Comme l'oreille est fidèle à son branle!
Ah! les jarrets se tendent, se détendent!
Un capitaine a fait signe à ses gens,
Des mitrailleurs, — c'est convenu d'avance,
Chacun son litre; — ils se groupent, la dansent.

On voit courir et s'appeler des filles,
Et tous battent des mains, debout, ravis.
Ces gars qui rient, pourtant ont dans leur rire
Comme un dédain... celui de l'homme, qui,

S'arrêtant pour regarder les petits
Et posant un instant liens et faucilles,
Leur montre là comme il jouait aux billes.

Que sés venia charcha,
Garçous de la mountagno,
Que sés venia charcha
Che voulias pas dansa?

Cette bourrée, c'est sûr qu'elle a raison!
Oui : *qu'alliez-vous chercher là-bas, garçons,*
Si vous ne vouliez pas danser? Allons,
On a montré qu'on se tenait d'aplomb,
Hier à Verdun à la bonne seconde,
On est entré comme il faut dans la ronde,
On l'a menée de la belle façon.

C'est la « reboule », à présent, comme on dit :
La fête alors que la maison bâtie
Un drapeau claque au pignon tout fleuri;
Le mica neuf brasille à son granit.
On fait banquet, on danse avec les filles
Sur la grand'route au bord de la colline
En belle vue, grand air et bonne bise.

Les poings brandis, du brillant dans les yeux,
En mènent-ils, à quatre, une fameuse!

De tout le corps on suit ces fins balleurs ;
Le geste à faire on le trouve avec eux,
Et soient qu'ils plient sur leurs jarrets nerveux,
Ou repartant, qu'ils tapent le sol creux,
Sous leurs talons la terre bat comme un cœur.

Le balançant pour le jeter plus haut,
Crier de toute la voix : Ehyo-ho !
Ce vieil appel exultant de la Gaule
Que se lancent encor ceux qui moissonnent,
Quand de lopin à lopin sur les côtes,
Se redressant d'entre la paille chaude,
Ils s'entrecrient la fin de la besogne.

Auvergne d'été, poiriers des villages,
Larges, luisant noir de tout leur feuillage
Sur le parapet plein de digitales !
De cette terrasse on voit tout là-bas
— Si clair et si fin sa vue donne à l'âme, —
Le grand pays rose et bleu des montagnes,
Ah ! le pays, dont on ne guérit pas !

Chante encor, chanson ! Demeure, vieil air !
Au secret du cœur rends-nous notre Auvergne,
Comme en ces soirées où l'août prend sa terre.
Campagnes couleur de ciel et de miel,

Balcons étagés des collines claires,
Forêts et moissons, bourgs en grains de sel,
Sur trente lieues au large du soleil!

O mon pays, j'ai ton goût dans la bouche,
Le bon goût chaud des jours, là-bas, ton goût...
Ah! je me souviendrai de vous, toujours,
Soleil de la moisson, genêts des routes,
Pommiers bossus, entrés jusqu'à la fourche
Au milieu du seigle pâle, et surtout,
Toi, frais vent bleu, d'aussi loin que le jour!

O souvenir que la musique enchante!
On ne sait pas, on ne peut pas comprendre
Tout ce qu'on garde en son cœur, en son sang,
Si doux qu'une tristesse vous vient prendre,
Comme avant vêpres, aux cloches du dimanche,
— Le ciel est chaud sur l'église et la lande...
Le souvenir, les heures, leurs silences...

Chanson muette à qui l'âme est fidèle,
Moments parfois qui passiez si près d'elle,
Comme un ressouvenir d'une autre terre...
Et plus profond que la mémoire s'éveille,
— Pourquoi, pourquoi y a-t-il tant à penser
Qu'on veut mourir et que le cœur s'élève? —
Une impression d'ancien, de grand, de vert...

... Il y avait des pierres dessus l'herbe ;
Les escaliers flanquaient les longues fermes ;
C'était le vent, la montagne, l'Auvergne.
Les paysans avaient de hautes guêtres,
Des vestes roides et des grègues de serge.
Et l'on dansait derrière la chapelle,
Sous le sully où vont s'asseoir les vieilles...

Eh bien, encor, la bourrée auvergnate !
La mènent-ils, ces gars, de plein courage !
Ce sont bien ceux, comme un l'a dit là-bas,
Qui n'ont peur ni des balles ni du travail.
O longs corps d'hommes en votre joie sauvage,
Dansez pour moi, garçons de la montagne,
Dansez pour nous, dansez pour la victoire !

Hardi, les gars ! Ils avancent, reculent,
Et la cadence est ronde, grande, nue,
Comme nos monts ondulant sous la nue.
Écoutez-la, cette bourrée si drue :
L'a-t-on jamais aussi bien entendue ?
De la joie pleine, un quand même têtu,
Un vin rustique où la vaillance exulte.

Dirait-on pas que ces garçons écrasent
Tout le mauvais destin, tout ce qui, là,

Les retient loin des fumées du village?
Piétinez-le! Hardi, donnez, les gars,
De vos talons dans le ventre du mal!
À quoi sert de parler? Tout se fera.
On le sait bien, ce qu'il faudra qu'on fasse.

O paysans, la mordant du soulier,
Que vous teniez ou bien que vous dansiez,
C'est quand vos pieds collent dur à la terre,
Qu'il y a de l'âme au fond de vos prunelles!
... Mais c'est fini. Theil reprend ses musettes,
Secoue des mains, déjà mi-retourné :
— « Allons, adieu! je dirai les nouvelles. »

***

Et maintenant, s'en allant vers la gare,
Il ne voit plus que son travail là-bas :
L'avoine encore à semer... les colzas...
Que chaque coin de son pauvre héritage,
Sarclé, paré, comme une planche d'ails,
S'offre au beau temps et aux pluies des montagnes.
Pour que tout aille, il faut que tout se fasse.

Lente prière aux pieds du Dieu vivant,
Voyez, Seigneur, dans le soleil levant

Les champs fumer sous les fermes fumantes.
Ah! sauvez-les jusqu'au jour de la France,
Ces gens de bonne volonté, ces paysans,
Eux qui donnant leur sueur et leur sang,
Sauvent le monde et sa grande espérance!

Ambert, le 28 février 191

INDEX

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 54893.



